

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

111

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Avril 1859.

No. 8.

SOMMAIRE:—Lettre du Rév. Messire N. Barret à MM. les Éditeurs de l'Écho, (suite et fin.)—Nécrologie. M. J. B. Bruyère.—Plaidoyer sur la Gloire Littéraire et la Gloire Militaire.—Rapport sur cette discussion.—Discours d'ouverture par M. A. Belle.—Discours de M. Jos. Royal pour la Gloire Littéraire.—Discours de M. Ant. Pariseau pour la Gloire Militaire.—La Maman du huit ans, (suite.)

Les souscripteurs de l'Écho sont priés de faire parvenir le prix de leur abonnement à M. Jean Thi-beaudant, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay Frères.

L'Assomption, 15 mars 1859.

Messieurs les Éditeurs de l'Écho,

(Suite et fin.)

Certes, il est beau de comprendre, à un âge qui s'é-gare si souvent dans la poursuite d'un bonheur fugi-tif et toujours insaisissable, ce que tant de malhen-reux, victimes d'un pareil aveuglement, ignoreront jusqu'au déclin d'une vie passée dans la haine de Dieu et l'oubli des devoirs les plus sacrés. Il est beau de déclarer hautement à cet âge, si exposé d'ailleurs à prêter l'oreille aux maximes les plus pernicieuses, qu'on est plus à Dieu et à la Patrie qu'à soi-même. Heureuse la jeunesse qui comprend ainsi le besoin d'une vie laborieuse, et fuit les molles douceurs de l'oisiveté, comme une école de corruption et d'immor-alité! Heureux le jeune homme qui a assez d'em-pire sur les mauvais instincts de son cœur, pour faire servir à la gloire de Dieu et de son pays la brûlante ardeur qui le dévore!

Et vous aussi, zélés Fondateurs du Cabinet de Lecture, vous aussi, de votre côté, vous avez compris que vous ne deviez pas rester sourds à la voix pres-sante et mystérieuse qui vous inspirait de fonder cette patriotique institution. Que vous devez-vous trouver heureux aujourd'hui, d'avoir su élever votre zèle à la hauteur des graves devoirs de l'apostolat, que tout chrétien est appelé à exercer envers ses frères! Con-tinuez donc à inspirer à cette intéressante jeunesse, l'amour de la Religion et de la Patrie, en l'attachant aux traditions que nos pères nous ont laissées, comme le plus glorieux héritage de leur foi et de leur patrio-tisme.

En vérité, Messieurs, il nous eût été difficile de nous méprendre sur le mérite d'une institution, dont tous les esprits droits ont si bien senti l'à-propos, et dont les besoins du temps paraissent avoir fait com-prendre la nécessité, au zèle éclairé qui en a inspiré la pensée. Procurer à la jeunesse une récréation à la fois utile et agréable, lui donner le goût d'une litté-

ture saine et sans péril pour son innocence, lui faire comprendre qu'elle peut rester chrétienne, et en impos-er encore aux jeunes adeptes de l'impiété, qui finis-sent toujours par se taire et respecter la vertu qui les accuse; telles sont en général, Messieurs, les consi-dérations qui ont dû vous déterminer, à ouvrir à ses talents et à sa noble émulation le Cabinet de Lecture Paroissial. Les mêmes considérations, sans doute, ont dû vous engager à publier l'Écho, comme le complé-ment d'une œuvre dont l'influence et les lumières ne devaient pas rester limitées aux proportions toujours trop étroites d'une salle de lecture.

Quant à ce précieux Recueil, Messieurs, n'offrit-il que les avantages que nous lui avons déjà reconnus, il répondrait encore parfaitement à votre but et à l'attente de vos lecteurs. Cependant, vous l'avez su rendre inté-ressant sous un autre point de vue. Souvent, après que le talent y a parlé à l'esprit et à l'imagination du lec-teur, la Religion vient, à son tour, faire vibrer de sa voix douce et pénétrante la fibre la plus sensible du cœur humain, et sceller, pour ainsi dire, du sceau de la sanction divine ces brillantes créations du génie. Quel-les sublimes aspirations vers une vie meilleure! quels remords salutaires quelquefois, ne font pas naître dans une âme encore sensible à la grâce, le courage inspiré par la foi, les dévouements de la charité chrétienne, tous ces récits édifiants, toutes ces anecdotes si pieu-ses que l'on aime tant à lire en famille, et qui n'en-nuient point non plus le penseur le plus profond, s'il a l'avantage de penser en chrétien. Après que l'es-prit s'est un peu fatigué à suivre jusqu'au bout, un travail de longue haleine, qu'il y a de plaisir à repo-ser son attention sur l'admirable trait de bienfaisance du pieux Evêque d'Imola, aujourd'hui l'immortel Pie IX; sur le dévouement héroïque et si touchant d'un bon moine espagnol, qui donne sa vie pour le salut de ses frères; sur l'une des plus belles pages de la vie de la Sœur Bourgeois, si cela peut se dire d'une vie, dont tous les instants ont été consacrés à la gloire de Dieu et au service du prochain: traits choi-sis entre plusieurs, qui s'offrent à notre vénération, couronnés de l'aurole des plus éminentes vertus, comme tous ceux que Dieu fait éclater dans la con-duite de ses saints, pour en faire comme le résumé d'une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres. Où trouver pour l'enfance chrétienne, des exemples plus capables de piquer sa curiosité et de lui servir de le-çons? Quoi de plus propre à produire les plus salu-taires, comme les plus vives impressions, sur ces jeu-nes cœurs, encore dans toute la fleur de l'innocence?

Si nous osons suspendre pour un moment notre entretien avec vous, Messieurs, et que notre voix pût se faire entendre de tous les vrais enfants de la Pa-trie, ah! c'est ici que, nous adressant à celles qui jouent toujours le premier rôle dans l'éducation de la

famille, nous leur dirions avec le ton d'une conviction pleine et entière :

« Faites lire à vos enfants, dans les cercles nombreux de vos longues veillées d'hiver, racontez vous-mêmes, aux plus jeunes, les *histoires* pieuses et pleines, d'intérêt que nos Feuilles Religieuses viennent offrir à votre sollicitude, comme l'un des moyens les plus efficaces pour faire croître dans leurs jeunes cœurs, les premières semences de la vertu, et les fixer dans la pratique du bien. Ils peuvent réciter leur catéchisme, ils savent les principaux articles de notre foi, ils ont appris les éléments de la Religion, mais ce qu'ils ne savent peut-être pas encore assez, c'est le sublime essor vers les célestes hauteurs de l'éternité ; ce sont les ineffables ravissements de ces âmes éprises des joies pures et enivrantes du ciel, qui, s'élevant sur les ailes de l'amour divin, au-dessus des faiblesses de la fragilité humaine, couronnent ce haut état de perfection par des œuvres, dont toute la *sagesse* des faux sages de la terre ne pourra jamais se rendre compte. Pour nous, nous ne pouvons ouvrir certaines pages de l'*Echo*, sans nous rappeler le premier, comme le plus beau petit livre de notre enfance, auquel cette précieuse feuille nous semble tout naturellement s'adapter, comme un appendice qui nous rend plus sensibles les beautés du christianisme, et prête davantage à la contemplation des éternelles vérités, énoncées dans nos dogmes sacrés. Sans doute, en arrêtant nos regards sur les traits de charité, de dévouement et d'héroïsme dont l'éclat rejaillit sur le front sacré de la Religion, nous n'avons pas à saisir, sous l'écorce de la lettre, et comme une à une, nos connaissances religieuses ; mais nous y voyons, pour ainsi dire, la Religion elle-même mise en action, la vertu qui inonde d'une indicible félicité les âmes qu'elle attire à l'odeur de ses parfums, la créature s'identifiant en quelque sorte avec son créateur, qui se plaît à la combler de grâces, pour la rendre encore plus agréable à ses yeux.

Les impressions du jeune âge, vous le savez, sont toujours vives et ne s'effacent jamais. Il faut donc avoir soin de s'emparer tout d'abord de ces jeunes intelligences, pour diriger leurs premières affections vers Dieu et les choses d'en haut. C'est une terre toute neuve, où les mauvaises herbes n'ont pas encore eu le temps de prendre racine. La semence que vous y jetterez produira les fruits les plus abondants. Rien n'est fort comme l'exemple : témoins, par la foi, des actions les plus héroïques qui ont illustré le monde chrétien, vos enfants se pénétreront de la manière la plus vive, du caractère divin d'une Religion qui a su inspirer tant de courage et de force, à une multitude de confesseurs de la foi, qui ont mieux aimé obéir à Dieu qu'aux hommes ; à des légions de martyrs, qui ont préféré souffrir mille tourments, plutôt que de faillir à la voix de la conscience et du devoir. C'est ainsi que, frappés d'abord de la noblesse de pareils sentiments, et cédant bientôt aux heureux effets de la grâce, qui viendra secrètement seconder ces premiers mouvements d'une ferveur naissante, ces jeunes cœurs, qu'aucune passion mauvaise n'est encore venue troubler, seront comme instinctivement épris du désir d'imiter ces héros du christianisme. Ainsi ferez-vous de vos enfants, des chrétiens d'une foi vive et éclairée ; ainsi en ferez-vous des citoyens dont le patriotisme sera peut-être un jour la gloire de la Nation et l'orgueil de la Famille.

Cependant, Dieu nous garde de confondre ici des vues trop humaines, avec la pensée d'un ordre de choses infiniment plus élevé ! Les avantages de la vie

présente sont si peu dignes d'être comparés aux grands intérêts de l'Eternité ! La gloire humaine avec tout son faste et avec tout son orgueil, tombe bien vite, si elle n'est rehaussée par l'éclat de la vertu.

Gardez-vous donc, parents chrétiens, de vous laisser guider par les motifs d'une vanité coupable dans l'éducation de vos enfants. N'oubliez jamais que les titres, les honneurs, l'éclat d'un nom illustre ne mènent point au ciel, et que vous n'aurez vous-mêmes ce bonheur, qu'autant que vous aurez profité de tous les moyens que la Religion vous met entre les mains, pour former vos enfants à la vertu, afin de les remettre un jour à Dieu aussi purs, s'il est possible, que vous les avez reçus de lui."

Ainsi, comme nous venons de le voir, et comme vous l'avez si bien compris vous-mêmes, Messieurs, les premières semences d'une éducation religieuse, nourries et fortifiées par la sève abondante des bonnes lectures ; tels sont les heureux fruits, que les feuilles publiées dans le même esprit que la vôtre, ne peuvent manquer de produire dans le cœur de la jeunesse. Leur but commun donc, est de former une nouvelle génération de chrétiens, animés d'un véritable esprit de foi, et de recruter les rangs de la société, de citoyens assez fidèles aux leçons de l'enfance, pour suivre constamment et avant tout, le sentier du devoir. Car, quoi qu'en disent les coryphées de nos théories modernes, il faut être bon chrétien pour être bon politique.

Ce principe n'a certes pas été méconnu par la presse, qui a salué la naissance de l'*Echo* comme un événement heureux. Un journalisme éclairé comme le nôtre, n'ignore pas que ces feuilles religieuses, en travaillant, pour ainsi dire dans l'ombre, à la racine de l'arbre social, préparent au sein des générations nouvelles, des citoyens d'autant plus éclairés sur les besoins réels de la société, qu'elles les instruisent davantage des grands intérêts de la religion. Aussi a-t-on vu comme nos journaux ont été unanimes à faire accueil à ce nouveau confrère, qui venait leur adoucir les fatigues et l'ennui de leurs rudes labeurs. Et certes, ils avaient raison, leur tâche est toujours si pénible !

Il faut avouer, en effet, que les organes de la Politique, sont bien peu compris par une population dont le patriotisme ne sait pas s'élever jusqu'à Dieu, pour descendre avec lui au niveau des misères sociales. Si l'on veut que les feuilles politiques fassent tout le bien qu'elles ont en vue, il faut que tout membre de la société, appelé à exercer ses droits de citoyen, ait été imbu dès l'enfance de convictions religieuses, si fortement empreintes au fond de son âme, qu'elles puissent être la règle de toutes les actions de sa vie.

Puisse cet heureux état de choses, base et premier principe de toute existence politique, assurer la vie et l'immortalité au peuple Canadien ! Puissent tous nos compatriotes, emportés comme malgré eux dans ce tourbillon d'idées et de systèmes, qui semble faire chanceler notre édifice social, ne jamais perdre de vue ce qu'ils doivent à Dieu et à la Patrie ! Puissent-ils, jusqu'au dernier, comprendre combien il serait glorieux pour eux, comme il l'a été pour tant d'autres, de marcher sur les traces de ceux, de qui nous tenons la foi la plus pure du monde, et l'une des plus belles contrées de la terre !

Mais la voix sacrée de la Patrie, qui semble ici retentir à nos oreilles, vient nous ravir malgré nous aux charmes d'une illusion trop douce à notre âme.

« Toujours, semble-t-elle nous dire en gémissant, oui toujours, vous verrez parmi vous des hommes déchus de la noble fierté de leurs aïeux, se laisser dominer par l'égoïsme, et borner leur patriotisme aux

calculs d'une basse ambition. Toujours j'aurai la douleur de voir quelques-uns des enfants que je nourris, ne point porter leurs vues plus haut que cette politique étroite et de bas étage, qui rapetisse les âmes et finit souvent par avilir le caractère national. Ici comme ailleurs, le mensonge cherchera toujours à étouffer la voix de la vérité : jamais le génie du mal ne cessera de disputer au Bien l'empire du monde. La lutte des bons contre les ennemis de Dieu et de l'ordre social ne se terminera qu'avec l'histoire de l'humanité."

Eh bien ! Messieurs, l'*Echo* a son rôle à jouer dans ce drame affligeant qui embrasse l'univers entier. Qu'il soit à son poste. Ce n'est pas lui qui paraftra porter les plus rudes coups ; ce n'est peut-être pas à lui qu'on attribuera l'honneur de la victoire ; on ne le verra pas non plus affronter aux premiers rangs le feu le plus vif des machines ennemies ; cependant, il combattra aussi vaillamment que personne, sous les étendards sacrés de la Religion et de la Patrie, mais ce sera sur un autre terrain et avec des armes d'une trempe plus douce. On le verra occupé, dans cet immense champ de bataille, à protéger les points où l'ennemi ne pourra pas déployer toutes ses forces. La jeunesse ! voilà cette belle et précieuse portion de la société, qu'il veut soustraire aux atteintes de cet infâme corrupteur de l'innocence. Il aura donc droit, aux jours de la victoire, avec tous ceux qui auront combattu à ses côtés, de partager les honneurs du triomphe, et de se dire avec l'orgueil du soldat qui a fait son devoir : " J'ai noblement combattu pour ma Religion et mon Pays ; j'obtiendrai un jour la récompense de mes services."

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Avec considération,

Votre tout dévoué,

N. BARRET, Ptre.

NECROLOGIE

M. JEAN-BAPTISTE BRUYÈRE.

Depuis quelques mois, la mort moissonne dans les rangs les plus honorables de notre société. Déjà nous avons eu à pleurer la perte de Messieurs LACROIX, VIGER, LEPROHON (1) et celle de l'Hon. BOURRET. Ce n'était pas assez de quatre victimes, la mort en voulait une cinquième ; ne la trouvant point parmi nous, elle est allée la frapper sur une terre étrangère, par un de ces coups imprévus dont Dieu se réserve le secret, et qui cependant pour tous, doivent être d'éloquents avertissements.

Le 16 Mars dernier, arrivait à Montréal, la nouvelle inattendue de la mort de M. J. B. Bruyère, qui plongeait dans la plus profonde consternation, sa famille, ses nombreux amis, nous dirions presque la ville toute entière, tant il était connu, estimé et aimé parmi nous !

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en rapportant ici, les détails de ce triste événement, tels que nous les trouvons dans le *Courrier du Pas-de-Calais*, du 28 février. M. W. Masson a eu la délicate attention de les envoyer de France, et M. Thomas a eu la bonté de nous les communiquer.

(1) Ces trois Messieurs étaient des anciens élèves du Collège de Montréal, ainsi que M. Bruyère.—(Note des Éditeurs.)

" Le Paquebot-malle le *Prince Frédéric-Guillaume* a fait côte, ce matin à deux heures, à l'entrée du port de Calais, dans des circonstances qui ont malheureusement entraîné la mort de plusieurs passagers, et qui ont péniblement impressionné notre population.

" Un vent très-violent soufflait d'Ouest-Nord-Ouest : pour entrer en toute sûreté dans le port, un paquebot venant de Douvres, devait longer la côte en se mettant sous le vent, et arriver à l'entrée, en côtoyant la jetée *Ouest*. Le commandant du *Frédéric-Guillaume* a-t-il opéré cette manœuvre, on est en droit d'en douter, car les pêcheurs qui ne manquent pas d'y recourir, entrent tous les jours dans le port sans accident, et par des temps bien plus difficiles ; il faut donc que l'on ait oublié ces précautions, ou que le timonier ait mal gouverné.

" Si l'on en croit le pilote lamaneur (1) de garde à la jetée *Est*, le Paquebot-malle ne gouvernait pas, et venait directement et violemment poussé par la vague sur cette jetée.

" Le choc eut lieu bientôt, et il fut si violent, que la jetée et le bâtiment se brisèrent. Des voies d'eau inondèrent aussitôt, à l'intérieur, dans la cale et l'entrepont, tout le devant du navire, qui sous l'effort de la vague, alla s'échouer sur la plage à trois cents pieds environ de la jetée du port.

" Aussitôt ce sinistre connu, tous les employés du port, le capitaine en tête, et avec eux beaucoup de Calaisiens se portèrent au secours du navire. Le bateau de sauvetage donné par Sa Majesté Britannique, à la ville de Calais, monté par des marins revêtus du costume de sauveteurs, a été mis à l'eau par l'ordre du capitaine du port, et a été conduit sous le flanc du navire. Huit ou dix passagers furent descendus dans ce bateau, mais comme il battait violemment contre le navire échoué, le capitaine de ce dernier, conseilla aux passagers déjà descendus, de ne pas se tenir sur le bord touchant, au paquebot ; par un mouvement spontané tous se portèrent sur le bord opposé, et rien ne leur faisant contre-poids, ils furent précipités à la mer. Plusieurs d'entr'eux se sauvèrent à la nage, le trajet pour avoir pied étant assez court ; malheureusement trois d'entr'eux ne sachant pas nager, ou embarrassés dans leurs vêtements, ne purent regagner le rivage."

M. Bruyère était de ce nombre. Dix minutes après l'accident, il fut retiré de l'eau, et l'asphyxie étant peu avancée, les médecins lui prodiguèrent immédiatement tous leurs soins et le rappelèrent à la vie : il marcha même quelque distance, remerciant affectueusement toutes les personnes qui lui avaient porté secours, lorsque soudain, il s'affaissa sous le coup d'une congestion cérébrale et tomba mort.

A la première nouvelle de ce terrible accident, M. Thibaudau partit aussitôt d'Angleterre et M. W. Masson de Paris pour Calais, afin de rendre à leur associé et à leur parent les derniers devoirs. Pendant deux jours, il fut exposé *exactement comme en Canada* et l'on fit tirer son portrait. Le troisième jour il fut porté à l'église ; plus de 150 personnes suivirent le convoi. La Messe fut chantée, et après les cérémonies de l'*absoute*, le corps fut déposé dans les voûtes de l'église jusqu'au moment du départ pour Montréal.

" Les personnes qui avaient assisté à ce service, écrit M. Masson, nous accompagnèrent, à notre retour, jusqu'à notre hôtel, nous témoignant la vive part

(1) Pilote qui connaît parfaitement l'entrée d'un port, et chargé de conduire les vaisseaux qui y entrent et qui en sortent.

qu'elles prenaient à notre douleur, et la haute estime qu'elles faisaient du cher défunt."

Le 24 Mars, le corps arrivait à Montréal. Le 26, un second service était chanté dans l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame, par le Révérend Messire Gragnet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, au milieu d'un concours immense de Catholiques et de Protestants qui avaient accompagné le char funèbre, et qui enyahissaient la grande nef et les jubés, et d'une assistance nombreuse des membres du Clergé de St. Sulpice, de plusieurs prêtres de l'Evêché et du Diocèse; de ce nombre, était le vénérable Curé de St. Laurent, le Révérend Messire St. Germain, ancien ami de la famille McKenzie.

Les précieuses dépouilles de M. Bruyère furent ensuite conduites au lieu de leur dernier repos; et là, sur la tombe entr'ouverte, au milieu de l'attendrissement général, le Rév. Messire Daniel, adressa à l'assistance, les paroles si bien senties que nous reproduisons ici, et qui sont l'abrégé de toute la vie de cet inestimable citoyen.

Messieurs,

"Avant de déposer ici les restes mortels de Mr. J. Bte. Bruyère, laissez-moi vous remercier, au nom de Mde. Bruyère, au nom de M. Bruyère lui-même, au nom de leurs enfants, pour l'intérêt que vous avez pris au malheur de cette excellente famille.

"Assurément, si quelque chose était capable de la consoler dans une si grande infortune, c'est bien la part que vous avez prise à sa peine. La nouvelle du fatal événement n'a pas plutôt été connue, qu'un cri de douleur s'est échappé de toutes les poitrines. Pas un cœur qui soit resté insensible à un coup si terrible. Vous l'avez senti, vous surtout, Messieurs, et en accompagnant ce cher défunt jusqu'à sa dernière demeure, vous témoignez assez combien sa mémoire vous était précieuse, et combien vous êtes touchés de sa perte.

"A cette consolation devait s'en joindre une autre non moins grande pour sa famille et pour nous. C'est que, celui que nous pleurons méritait de l'être. Oui, j'aime à le publier à sa louange, tout en faisant bien les affaires de ce monde, il ne négligea pas celles de l'autre. Bien différent de ceux qui se laissent absorber exclusivement par les intérêts matériels, et qui renvoient à un temps indéfini les intérêts éternels; toujours il sut allier avec le soin des choses de la terre, le soin des choses du ciel. Et avant de partir pour ce voyage qui devait lui être si funeste, on le vit encore se munir du pain des forts et se recommander à celle qui est l'angé des derniers soupirs. Aussi, la mort a pu l'atteindre; elle n'a pu le surprendre; il était prêt.

"Espérons donc, en fermant sa tombe, qu'il en sortira un jour glorieux, et si nous voulons avoir part à son triomphe, efforçons nous de régler notre vie sur la sienne."

Qu'avait donc fait M. Bruyère pour mériter ces précieux témoignages d'estime, que lui donne toute une population? Quelques lignes de son histoire bien courtes et bien simples, répondront mieux que toutes nos réflexions à cette question que chacun s'adresse.

M. J. B. Bruyère naquit à Chateauguay, le 30 Octobre 1809; son père, Capitaine des Chasseurs en 1813, fut blessé à la bataille du 26 Octobre de la même année. Il mourut quelques années après, laissant son fils aux soins du vénérable Curé de Chateauguay, son oncle et son parrain, qui se chargea de son éducation.

Comme le jeune Samuel, l'enfant grandit à l'ombre du sanctuaire, et puis dans les leçons et dans les exemples de son digne Instituteur, cette piété sincère, cette Religion profonde, dont il nous a plus tard donné de si beaux exemples.

Il se faisait dès-lors remarquer par la bonté de son cœur, la douceur de ses manières et surtout par une fidélité constante à tous ses devoirs, car il était respectueux, docile, plein de la plus tendre affection pour son oncle, et pieux comme un ange. La jeunesse vint avec ses passions, mais sans qu'il en connut les écarts. Doué d'une volonté ferme, il employa toute l'énergie de son caractère, à se créer des habitudes d'ordre et de travail, qui le mirent à l'abri des folies et des égarements de cet âge, et firent depuis, le bonheur de sa vie.

Le temps de choisir une profession arriva, il se sentait du goût pour le commerce, il suivit cet attrait. Bientôt, l'Honorable Masson lui offrit une place de Commis. M. Bruyère l'accepta avec reconnaissance et s'attacha pour toujours à sa maison.

Dans cette nouvelle position, il eut besoin de toute sa fermeté d'âme, pour lutter, pendant de nombreuses années, contre les dégoûts et les ennuis d'une position aussi assujétissante, et l'inconstance d'un caractère de jeune homme, qui se figure parfois, qu'il trouvera toujours mieux ailleurs, que là où il se trouve. Mais le succès n'est que dans la persévérance; le jeune Commis le comprit et persévéra.

Fidèle aux devoirs de son nouvel emploi, comme à ses devoirs de chrétien, il se fit admirer par son exactitude, sa régularité, son esprit d'ordre, sa probité, et son intelligence des affaires.

Charmé de voir en lui tant d'excellentes qualités, M. Masson comprit qu'il possédait un trésor; il conçut de l'amitié pour ce jeune homme, il l'aima et résolut de l'attacher pour jamais à sa famille.

Une alliance venait d'unir la famille Masson à la famille McKenzie, Mr. Masson en projeta une seconde; il présenta le jeune Bruyère à cette honorable famille, devenue la sienne, et bientôt il goûta le bonheur de voir au pied des autels Mademoiselle Marie-Rachel McKenzie offrir sa main à Monsieur Bruyère.

L'avenir de M. Bruyère était assuré par cette noble alliance, il comptait dès-lors parmi les membres de la famille des seigneurs de Terrebonne. Aussi, le chef de cette famille, avançant vers sa fin, conçut-il le projet d'associer à ses entreprises commerciales son fidèle Commis, et en mourant, il le désigna à Mr. W. Masson, son fils et à Mr. Thomas comme digne de faire honneur à leur maison déjà si recommandable à tant de titres.

En 1847, Mr. Bruyère devint en effet leur associé, et par son activité, par ses travaux assidus, par son habileté, il contribua puissamment à maintenir, et à augmenter la bonne réputation et la prospérité de leur maison.

Dieu bénit ses travaux, et en quelques années, il assura à ses enfants, une fortune honorable. Dans ces derniers temps, il songeait à quitter les affaires; peu intéressé, il se trouvait assez riche, puisqu'il pouvait soutenir avec honneur sa famille, et secourir les pauvres.

Les intérêts de son commerce l'appelèrent de nouveau en Europe, il partit, mais en promettant que ce voyage serait le dernier. Hélas! il ne prévoyait pas par quel funeste événement se réaliserait cette parole.

Après avoir terminé ses affaires, il voulut avant de quitter l'Europe, aller saluer la famille W. Masson,

demeurant à Paris; il partit le 27 février, de Douvres pour Calais, et c'est en allant remplir ce devoir d'amitié et de charité qu'il périt, comme nous l'avons raconté plus haut.

La carrière de M. Bruyère peut sembler bien commune, si l'on ne considère que cette partie de sa vie, dont les hommes ont été les témoins; mais si nous pénétrons dans le sanctuaire de sa vie intime, nous y découvrirons des trésors de mérites et de vertus.

Que de choses n'aurions-nous pas à dire de la droiture de son esprit, de la bonté de son cœur, et de la sincérité de sa foi, si lui-même ne s'était appliqué à cacher sous le voile d'une aimable simplicité toutes les richesses qu'il possédait.

Il nous a été permis, grâce à de pieuses indiscretions, de recueillir quelques traits de son caractère et de ses vertus, que nous ôtrons avec empressement à l'édification de nos lecteurs.

Mr. Bruyère, était doué de toutes les qualités propres à le faire réussir dans la profession qu'il avait embrassée. Son père en mourant, put lui laisser un nom à écrire dans les *fastes militaires du Canada*; mais il ne lui laissa que peu de fortune. Nous l'avons vu, ce ne fut qu'à force de travail, de courage, et de persévérance qu'il parvint à s'élever à cette position honorable qu'il occupait dans la Société de Montréal.

Il possédait la science du commerce dans un degré remarquable. L'heureuse réussite de presque toutes ses entreprises, l'estime et la confiance que lui témoignait Mr. Masson, le zèle avec lequel il lui assura son avenir, le choix qu'il en fit pour l'attacher aux intérêts de sa famille, et la fortune que Mr. Bruyère réalisa lui-même, le prouvent assez.

Mais surtout, il possédait cette bonne foi, cet honneur, cette probité, cette loyauté que les étrangers ont toujours admirés dans nos Négociants Canadiens, et qui font qu'on se fie plus à leur parole, qu'aux serments de nos voisins.

Ces qualités lui méritèrent l'estime et la confiance de tous les Commerçants qui traitèrent avec lui, soit en *Canada*, soit en *France*, soit en *Angleterre*; ils le prouvèrent en assistant en si grand nombre, aux deux services qui furent chantés pour le repos de son âme à Calais et à Montréal; et dans leurs lettres de condoléance à sa famille et à ses associés, où tous s'accordent à regretter la perte "irréparable" d'un homme qui faisait tant d'honneur à la profession qu'il exerçait.

Bon, affable, plein de douceur, malgré la vivacité de son caractère, il savait se concilier l'affection de tous ceux qui vivaient avec lui. Il n'eut point d'ennemis, nous disait une personne qui l'a parfaitement connu, "il n'avait point non plus d'amis particuliers, mais tous ceux qui le connurent furent ses amis."

Et qui n'eut pas aimé cet homme, qui ne parlait jamais mal de personne, et qui ne pouvait souffrir qu'en sa présence, on laisse échapper une parole tant soit peu offensante pour le prochain.

Pour s'épargner la peine qu'il en éprouvait, il s'abstenait de fréquenter les sociétés du monde, où il est rare que la charité soit parfaitement observée. S'y trouvait-il par convenance ou nécessité; dès qu'il s'apercevait que l'on s'oubliait sur ce point, il se retirait en silence, et si on lui reprochait cette espèce d'incivilité: "vous savez, répondait-il, que je ne puis entendre une parole capable de faire la moindre peine à qui que ce soit."

Faut-il maintenant s'étonner que ce bon cœur aimât tendrement les pauvres; sans cesse il s'intéresse

à leurs souffrances; il les recommande à la charité de sa famille; dans beaucoup de ses lettres: "Vous avez les ressources suffisantes pour venir à leur secours, ne les perdez point de vue; secourez-les toutes les fois qu'ils en auront besoin."

En février 1854, il était à Londres; il apprend que deux enfants sont morts de froid au faubourg Québécois. Aussitôt son cœur s'émeut, et il écrit: "J'espère que vous ne négligerez rien pour faire le bien; soyez charitable pour ceux qui sont vraiment pauvres; jamais ne laissez la souffrance sans soulagement, ceux qui ont du bien auront à rendre à Dieu un compte terrible, s'ils négligent de porter secours à l'indigent. Si nous voulons que Dieu nous accorde le bonheur de voir nos enfants bons et heureux, soulageons le pauvre de tout notre pouvoir."

Il ne faut pas croire que sa charité s'évanouissait en vaines paroles; nous savons d'une manière certaine, qu'il secourait plusieurs de ses parents peu fortunés; qu'il s'intéressait à la construction des Eglises, des Asiles pour l'enfance, et à toutes les œuvres qui pouvaient procurer la gloire de la Religion et le bien du pays. Nous connaissons par nous-mêmes, sa libéralité, et nous n'avons pas oublié avec quelle générosité il a contribué aux dépenses qui déjà ont été faites pour les nouvelles constructions du *Cabinet de lecture Paroissial*. C'est une dette de reconnaissance, que nous acquittons aujourd'hui, en révélant des bienfaits qu'il eût voulu tenir secrets.

Car fidèle aux conseils de son Divin Maître, il voulait que sa gauche ignorât les bonnes œuvres de sa droite; si l'on voulait entrer, en sa présence, dans le détail de ses aumônes: "Ne faites pas cela, je vous en prie, disait-il, il vaut mieux ignorer le bien que nous faisons."

Et cependant, chaque année, il dépensait en aumônes, plusieurs centaines de louis. L'année dernière elles ont dépassé trois cents louis. Pouvait-il mieux se préparer, à paraître avec confiance, devant celui qui prend pour fait à lui-même, ce que l'on fait au dernier de ses serviteurs.

Monsieur Bruyère qui aimait tout le monde, aimait par-dessus tout sa famille; sa digne épouse, ses enfants, étaient les objets continuels de ses pensées. En 1854, étant à Londres, toutes les semaines il leur donnait de ses nouvelles. "Je vous ai toujours présents à mon souvenir, leur écrivait-il, donnez-moi souvent de vos nouvelles; car toujours je suis inquiet de votre sort, et quand je les reçois, je me trouve heureux un jour ou deux, jusqu'à ce que mes inquiétudes recommencent."

Il est intéressant de voir, dans sa correspondance, avec quelle sollicitude il s'informe de tout ce qui concerne ses enfants; de leur santé, de leurs études, de leurs progrès dans la science et dans la vertu. Avec quelle tendresse il leur recommande l'amour du travail, le respect pour leur mère, l'obéissance, l'amour fraternel. Que l'on nous permette d'insérer ici une petite lettre qu'il écrivait dernièrement à son fils aîné, âgé seulement de onze ans, et dans laquelle son âme de père se dévoile toute entière, et que l'on nous pardonne notre indiscretion pour le bien qu'elle peut faire.

"Mon cher bon Robert,
"Je te remercie mille fois de ta bonne petite lettre, elle m'a donné du bonheur; mon cher fils, je suis heureux d'apprendre de toi que ton cher petit frère Ernest, prend des leçons; il faut, mon ami, que tu

“ lui donnes le bon exemple, comme l'aîné. Ta ma-
 “ man et moi, nous espérons que par ton assiduité à
 “ bien étudier tes leçons, tu lui donneras le désir de
 “ t'imiter. Il est bien jeune, (il n'a que sept ans)
 “ il faut que tu l'encourages, car c'est un bon petit
 “ frère que tu as ; il est ton meilleur ami, et il est si
 “ beau de voir deux frères s'aimer et se rendre mu-
 “ tuellement service. Adieu, mon cher fils, je t'em-
 “ brasse de tout mon cœur, ainsi que mon cher Ernest.”
 Ton affectionné père, etc.,

BRUYÈRE.

L'amour de Monsieur Bruyère pour ses enfants n'était point un amour aveugle, qui ne sait où se trouve leur véritable bien. Tout attaché qu'il leur était, il bénissait cependant le ciel, si Dieu, lui demandait, comme à Abraham, d'en faire le sacrifice. De son mariage avec Mademoiselle McKenzie il eut cinq enfants, les deux fils que nous connaissons, et trois filles qui sont au ciel, toutes trois étant mortes en bas âge. Quand mourut la seconde, il consolait Mme Bruyère, en lui faisant envisager que le sort de cet enfant est bien préférable à celui de tant de jeunes personnes, qui vivent dans le monde, entourées de mille danger ; il louait la Providence ; “ car, disait-il, tout ce qu'elle fait est pour le plus grand bien,” et il acceptait avec résignation le sacrifice qui lui était imposé ; heureux de voir ses enfants soustraits à la corruption du siècle, avant d'avoir perdu leur innocence baptismale ; heureux de voir leur bonheur éternel à jamais assuré.

Ah ! c'est que la foi de Mr. Bruyère était vive, et que la Religion, dès longtemps, lui avait appris à voir en tout et partout, la main de Dieu dans le gouvernement de ce monde.

C'est le même esprit de Religion qui fit que tout occupé qu'il était des intérêts de son commerce, il trouvait encore le temps de se livrer aux exercices de la piété la plus tendre.

Tous les jours Mr. Bruyère faisait *oraison*, et même deux fois dans la journée, pendant les huit jours qui précédaient chacune de ses communions.

A toutes les grandes Fêtes, il venait retremper son âme au *Banquet Eucharistique*, et demander de nouvelles lumières et de nouvelles forces, au Dieu de Conseil et de Force, pour accomplir avec fidélité tous ses devoirs.

Il n'entreprenait point de grands voyages sans s'être muni de ce *Viatique Divin*, et cet automne, avant de partir pour l'Angleterre, il n'oublia point de nous donner ce dernier exemple de fidélité à ses devoirs de chrétien.

Toute la Paroisse de Montréal a pu voir avec quelle régularité il assistait aux Offices, pendant qu'il était Marguillier *en charge*, et avec quelle rare modestie, et quelle piété édifiante il s'y tenait.

Dans ses voyages, il n'était pas moins fidèle à observer les lois de Dieu et celles de l'Eglise ; quelque part qu'il se trouvât, en quelque compagnie que ce fût, et au milieu de Londres même, il ne craignait pas d'observer exactement les *lois du Jeûne et de l'Abstinence*.

Jamais il ne lui échappait aucune parole qui pût froisser la modestie la plus sévère.

“ J'ai voyagé, avec lui, plus de dix ans, nous a dit
 “ un de ses meilleurs amis, je l'ai toujours vu le plus
 “ gai, le plus aimable dans les conversations ; mais
 “ jamais je ne lui ai entendu prononcer une parole
 “ capable de blesser l'oreille la plus délicate et la
 “ plus scrupuleuse.”

Ici, nous nous arrêtons. Nous avons parlé plus longuement que nous ne nous l'étions proposé. Nous aurions encore beaucoup à dire, et nous nous apercevons que si au lieu d'une simple notice biographique, nous eussions voulu écrire une vie de M. Bruyère, les matériaux ne nous eussent peut-être pas fait défaut.

Nous souhaitons, que ces quelques lignes, pleines d'imperfections, mais écrites de grand cœur, puissent apporter quelque soulagement à la douleur profonde de sa noble épouse, à celle de ses aimables enfants, et à celle de ses nombreux amis. Après les consolations qu'offre la Religion aux âmes affligées, nous ne croyons pas qu'il y en ait de plus douces, que celles que l'on puise dans le souvenir des vertus des personnes qui nous ont été chères, et dans les témoignages d'estime et de sympathie que l'on peut recevoir de ceux qui savent compatir aux douleurs de leurs frères.

Aux quatre discours qui viennent de paraître dans nos derniers numéros, sur l'*Eloquence*, la *Poésie*, la *Musique* et la *Peinture*, nous lisons succéder ceux qui furent prononcés, l'an dernier, sur la *Gloire Littéraire* et la *Gloire Militaire*, et qui furent les premiers qui donnèrent l'idée et l'élan pour ces joûtes de l'esprit, où le sang ne laisse aucun regret au vainqueur.

Nous donnons, *in extenso*, la *Correspondance* qui parut à cette occasion, dans la *Minerve* du 10 Avril 1858. Elle nous semble très-propre à donner à nos lecteurs, une idée de cette imposante assemblée qui inaugurerait le *Cercle Littéraire*.

CORRESPONDANCE

SUR LA

SEANCE PUBLIQUE DU CERCLE LITTÉRAIRE
 le 23 mars 1858.

M. LE RÉDACTEUR,

Nous avons lu, dans l'un de vos derniers numéros, un compte-rendu d'une séance publique donnée par le Cercle Littéraire de Montréal. Le vif intérêt que nous portons à cette Société naissante, nous porte nous-mêmes à vous communiquer notre impression sur une séance qui a si vivement intéressé le public.

Parmi les nombreux auditeurs qui encombraient la Salle du Cabinet de Lecture, on voyait au premier rang Son Honneur le Maire, M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, l'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique, M. le Commandeur Viger, le Révérend Père Vignon, Supérieur des Jésuites, M. Cherrier, C. R., M. Maxime Bibaud, M. Denis, Directeur du Collège de Montréal. Autour d'eux se pressaient les membres nombreux du Clergé de la ville et des talents distingués de toutes les professions. Tous également attentifs, et jaloux d'encourager par leur présence et leurs applaudissements, les premiers efforts de cette noble institution qui, pour la première fois allait se révéler à la Société Canadienne.

M. Belle, jeune avocat et président du Cercle Littéraire, ouvrit la Séance par un gracieux compliment à Son Honneur le Maire de Montréal et à M. le Supérieur du Séminaire. Le jeune membre du Barreau a ensuite exposé d'une manière claire, nette et précise, le but de la Société, les membres qui la composent et

les moyens employés pour atteindre ce but. Ce simple exposé suffisait pour inspirer à tous une pleine confiance à cette belle Institution, et les paroles de M. le Président, accompagnées d'un ton ferme et assuré, portaient dans tous les esprits cette conviction intime, que la Religion tenait à l'essence et au cœur de cette Société, et que des précautions étaient prises pour que rien ne puisse jamais ébranler un si bel édifice. M. le Président a ensuite annoncé le sujet de la discussion : "La gloire militaire l'emporte-t-elle sur la gloire littéraire."

M. Royal, le Vice-Président, qui a déjà illustré son nom, en l'attachant à celui du Maréchal Saint-Arnaud, ouvrit ensuite les débats. Homme de plume, littérateur de profession, il avait plus goûté dans le Vainqueur de l'Alma, le mérite littéraire que le mérite militaire ; il ne pouvait donc se défendre de prendre le parti des lettres et de leur adjuger le prix. Il a étalé en faveur de sa cause toutes les richesses du style et de sa brillante imagination, faisant ressortir avec talent tous les charmes de la littérature, habilement opposés aux images tristes, lugubres de la guerre. Le tout était si bien présenté qu'il était difficile de ne pas conclure avec lui par ce chant de triomphe : "La victoire est à moi et ma cause est gagnée." Mais il devait rencontrer dans M. Pariseau un terrible adversaire. Celui-ci moins connu que son rival, a néanmoins excité l'admiration générale, non seulement par les grâces et la chaleur de son débit, mais encore par le fonds de son discours. Ce jeune et nouvel orateur s'est emparé vivement de l'attention de l'auditoire, et l'a captivé tout le temps jusqu'à son dernier mot. Son ton était ferme et varié, sa voix et son geste s'harmonisaient parfaitement ensemble, exerçaient sur les auditeurs un empire irrésistible, et commandaient presque à chaque phrase leurs applaudissements unanimes. Quand au fonds de son discours, c'était un vrai plaidoyer en faveur de la gloire militaire et un modèle en ce genre. L'auditoire subjugué, ne pouvait s'empêcher d'admirer avec lui les services immenses de l'art militaire, et le dévouement sublime du soldat, en qui cette parole brûlante, nous montrait si bien un vrai personnage religieux et un vrai martyr, qui, pour le salut de son pays, quitte les joies de sa famille, pour s'en aller faire la religieuse offrande de ses sueurs, de ses fatigues et même de son sang. Ce jeune aspirant du Barreau, est un vrai talent qui vient de se révéler au public, et qui suffit à lui seul pour montrer l'utilité d'une institution, au sein de laquelle on peut acquérir avec la noblesse du cœur, le goût de la véritable Eloquence.

La cause de la Littérature n'était cependant pas perdue. M. Beaubien est venu pour la soutenir. Le jeune champion a commencé par égayer l'assistance, en disant qu'il se flattait que ses auditeurs n'avaient pas après tout, beaucoup de sympathie pour cette gloire militaire tant vantée, vû que de fait, le 100^e régiment de Sa Majesté la Reine, ne les comptait pas bien nombreux dans ses rangs. Puis, prenant la chose au sérieux, il s'est attaché principalement à développer en faveur des lettres la puissance de la parole, de l'étendue de son action ; et il l'a fait avec bonheur.

"L'épée tue les corps et ne soumet que les corps, laissant les vaincus ronger leurs chaînes en silence, et se roidir contre la puissance qui les opprime ; mais la parole va plus avant, elle pénètre et s'incline jusque dans ce sanctuaire intérieur, qu'on appelle l'âme et subjugué l'homme tout entier."

L'auditoire a vivement applaudi à ces heureuses conceptions, et à plusieurs autres qui nous échappent.

M. A. Germain fut le second avocat de la gloire militaire ; il a longuement développé sa thèse, appelant à son secours les pointes d'esprit, les allusions, les souvenirs historiques, le témoignage des faits, des rapprochements et des citations heureuses. On voyait avec plaisir son imagination féconde et luxuriante, qui n'était embarrassée que pour le choix des pensées, et des images qui se pressaient en foule dans cette âme jeune et ardente. On aime à voir cette abondance dans un jeune homme, car on espère que le bon goût joint à l'expérience, si bien appelée la grande maîtresse des hommes, lui apprendra à retrancher le superflu, en fécondant par le travail le fonds riche dont la Providence l'a doué.

L'heure était déjà avancée, on n'a pu entendre les autres membres du Cercle, qui s'étaient préparés à entrer en lice, et qui l'auraient fait avec honneur ; nous espérons que leur tour viendra, et qu'ils soutiendront dignement la réputation déjà acquise au Cercle Littéraire.

M. le Secrétaire, qui devait terminer la séance a donc paru à la tribune, mais avec cette contenance noble et modeste, qui devait lui concilier l'attention bienveillante d'un auditoire aussi distingué. Du reste, le Cabinet de Lecture Paroissial connaît déjà l'habile panégyriste de Poitiers, comme les salons de Montréal, connaissent l'artiste musicien. Il n'a pas failli à sa réputation. Son discours nous a déroulé le tableau des occupations du Cercle Littéraire ; il nous a peint les jouissances pures et innocentes de l'étude, flétrissant cette oisiveté funeste que Sénèque appelle une mort et "le tombeau d'un homme vivant, où par une triste fécondité s'engendrent les vers et la pourriture de la dégradation morale." Il nous a ensuite tracé, en quelques traits et d'une main sûre, les avantages de l'histoire ; puis tout-à-coup son style, changeant de couleur, s'est revêtu des images les plus gracieuses pour nous dire les charmes de la Littérature. Il y a de la noblesse dans cette jeune parole, de la richesse et de l'élégance, tout cela joint à une belle action nous fait espérer un orateur pour l'avenir. Le tribut de reconnaissance qu'il a payé à ceux qui lui ont prodigué, ainsi qu'à ses jeunes amis, des encouragements et des moyens de réussir, révèlent de nobles sentiments et un cœur généreux. "Nos bienfaiteurs nous donnent une salle, qui, nous l'espérons, s'agrandira bientôt pour suffire à l'élan de la jeunesse studieuse. Ils nous donnent des livres, mais par-dessus tout, le secours de leurs lumières, qui nous aident à marcher sûrement dans les sentiers de la vérité, en évitant le poison des mauvaises doctrines..... "Quant aux mauvais livres," s'est écrié le jeune orateur, aux grands applaudissements de l'auditoire, "nous n'en avons pas et nous ne voulons pas en avoir. Leurs auteurs se sont tristement avilis, et leurs productions portent comme eux le cachet du vice."

Mais surtout, l'auditoire a tressailli quand M. Sénécal a fait appel aux nobles débris de l'antique Société Canadienne, leur disant de se tranquilliser en descendant dans la tombe, persuadés qu'ils auraient des "enfants dignes d'eux, dignes de leur grand cœur, dignes de leur Religion et de leur belle Patrie.

Il disait vrai, et cette brillante jeunesse était là, comme une preuve vivante, pour confirmer ces éloquentes paroles.

Ici le Cercle Littéraire avait noblement fini sa tâche

Mais Son Honneur le Maire n'a pas voulu que la soirée se terminât sans exprimer au Cercle Littéraire sa satisfaction et ses vœux pour sa prospérité. Il a même témoigné le désir d'en être membre honoraire, nous espérons que nos jeunes amis répondront à ce vœu du premier Magistrat de la Cité, qui vient d'être élevé à ces hautes fonctions par les suffrages presque unanimes de ses concitoyens.

L'Honorable Surintendant, dont la voix éloquente et patriotique, est toujours sûre d'exciter l'intérêt, a été ensuite appelé à prendre la parole. Son allocution a été courte et vive, comme il convenait aux circonstances; il a félicité nos jeunes débutants sur l'esprit français qu'ils avaient constamment montré dans leurs débats et sur le choix de leur discussion: "L'amour de la gloire, et non la soif de l'or, voilà ce qui fait battre les nobles cœurs des Canadiens-Français." Ces mots pétillants d'esprit et pleins d'à-propos, étaient dignes de couronner une si belle séance. Si nous osions hasarder quelques critiques, nous dirions qu'un jugement, prononcé après la discussion, aurait pleinement satisfait l'esprit des auditeurs, qui devait demander naturellement une décision, après des débats si bien soutenus de part et d'autre. Nous avons regretté que le théâtre ne fut pas assez grand pour contenir tous les membres du Cercle: on souffrait de les voir confondus dans la foule, et on aurait été heureux de les voir figurer dans un jour si glorieux pour leur société. Du reste, le nom seul du Cercle Littéraire est un titre qui les honore et dont ils doivent être fiers.

En somme, cette belle séance a été une brillante inauguration du Cercle Littéraire. On peut dire que dès son début, cette belle Institution Canadienne s'est placée au plus haut degré d'estime dans l'esprit public. Jusque là elle avait marché dans l'ombre, donnant, il est vrai, par quelques-uns de ses membres, de magnifiques lectures; mais ce n'était là que quelques rayons qui s'échappaient de cet astre naissant. Maintenant la Société toute entière marchera au grand jour, toujours digne d'elle, digne des belles espérances qu'elle nous donne, digne de la sainte cause qu'elle défend, la cause de la Religion, la cause du vrai progrès, la cause du véritable patriotisme.

Courage donc, jeunes et nobles amis, accomplissez la mission que la providence vous confie; oui, vous êtes l'espoir de la Nationalité Canadienne et de la Religion sainte qui en est la base; marchez d'un pas ferme dans cette voie qui s'ouvre devant vous; en vous honorant ainsi vous-même, vous serez en même temps l'honneur de vos familles; soyez sûrs que tous les bons, tous les nobles, tous les grands citoyens, applaudiront à votre glorieuse entreprise. Mais surtout soyez un si vous voulez être forts; que tout ce qu'il y a de jeunes cœurs; aimant le bien, se réunissent à vous; rangez-vous tous comme un seul homme autour du drapeau sacré qui vous rallie; formez ainsi une phalange invincible, et séparez-vous franchement de ceux qui ne rougissent pas de renier la "Religion de leurs pères, la gloire de leurs ancêtres" et qui trament ainsi sourdement la ruine de leur pays.

L'AMI LE PLUS DEVOUÉ DE LA
JEUNESSE CANADIENNE.

PLAIDOYER

SUR LA GLOIRE LITTÉRAIRE

ET SUR LA GLOIRE MILITAIRE.

La Gloire Littéraire l'emporte-t-elle sur la Gloire Militaire? Tel était le sujet qu'avait choisi le Cercle Littéraire dans la séance du 23 Mars 1858.

Six Orateurs figurèrent dans cette séance.

M. Achille Belle, Président, fit le discours d'ouverture,

M. Joseph Royal, } Pour la Gloire Littéraire,
M. Louis Beaubien, }

M. Ambroise Pariscault, } Pour la Gloire Militaire,
M. Adolphe Germain, }

M. Denis Sénécal, Secrétaire, fit le discours de clôture.

Nous donnons aujourd'hui les trois premiers discours, les trois autres paraîtront dans notre prochain numéro.

Discours d'ouverture par M. Achille Belle.

M. LE MAIRE,

Le Cercle Littéraire a appris, avec bonheur, que le premier magistrat de la Ville de Montréal devait venir encourager, par sa présence, ses travaux scientifiques et littéraires.

Notre Cité doit s'enorgueillir de posséder un homme, qui sait si bien remplir tous les devoirs de la charge à lui dévolue par la grande majorité de ses concitoyens.

Quand une personne ainsi revêtu d'un caractère officiel, paraît au milieu des jeunes gens réunis, il est bien certain qu'elle jette, sur ces assemblées, un très grand éclat.

Une semblable démarche de votre part fait beaucoup d'honneur à notre Société! Mais, elle démontre, en même temps, d'une manière évidente, que notre Maire actuel est disposé à favoriser tous les efforts, tentés par la jeunesse de Montréal, pour l'avancement des bons principes et de la saine littérature.

Il serait inutile pour moi, Monsieur, de prôner votre mérite, vos talents et vos capacités; car le témoignage presque universel de vos concitoyens vient de témoigner combien ils vous estiment.

Permettez-moi seulement, au nom et comme président du Cercle Littéraire, de vous exprimer la reconnaissance dont les membres de cette Société sont pénétrés pour l'honneur que vous leur faites, pour votre bonté et votre sollicitude.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

C'est pour la première fois que le Cercle Littéraire paraît devant le public. Il en est bien peu, parmi vous, qui aient entendu parler de cette nouvelle Institution. Son origine, ses développements, sa composition, son but et les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ce but, sont ignorés de la plupart. Une explication aussi brève que possible, sur tous ces différents points devient donc nécessaire.

L'origine du Cercle Littéraire ne remonte pas à une époque bien reculée. Il y a un an à peine que cette Société a pris naissance.

Quelques jeunes gens qui étaient alors sortis du Collège depuis peu, après avoir fait un cours d'études classiques, regrettaient de ne pouvoir conserver et développer les connaissances qu'ils y avaient acquises. Ils avaient beau regarder autour d'eux, ils ne voyaient aucune Institution Scientifique et Littéraire, composée presque exclusivement de personnes de leur âge et de leurs opinions.

Il y avait bien le Cabinet de Lecture Paroissial, où le vieillard instruit la jeunesse, où le jeune homme, à son tour, communique aux autres toute lardeur de ses pensées poétiques et littéraires, où enfin, la science et la littérature sont enseignées d'une manière aussi habile qu'élégante.

Mais, pour arriver à figurer aussi bien devant le public, l'on sent qu'il faut une certaine préparation.

Or, suivant nos jeunes gens, la critique mutuelle faite entre amis était une chose excellente pour diriger leurs premiers pas dans la voie de la littérature et surtout des sciences.

Cette Critique, loin de leur nuire, ne pouvait servir qu'à corriger leurs imperfections.

Il n'en est pas ainsi de ce que l'on appelle le *creuset de l'opinion publique*. Toujours on est exposé à y laisser un lambeau de sa réputation et de son avenir. Quelqu'indulgent qu'il soit, le public a toujours une mauvaise opinion de celui qui débute mal.

Sachant cela, nos jeunes gens résolurent de fonder une Société, où la critique mutuelle et amicale faciliterait un début, ailleurs si difficile et si dangereux, où le jeune homme, en sortant du Collège, trouverait un refuge contre le dégoût et l'oisiveté, où enfin le travail en commun augmenterait les connaissances de chacun, tandis que le travail en particulier contribuerait à enrichir le fonds commun.

Mais, comment, se procurer les moyens d'exécuter une semblable entreprise? Il était bien difficile pour un petit nombre de personnes, ne possédant aucunes ressources pécuniaires, de ne pas succomber sous la tâche. Néanmoins, malgré ces réflexions, l'on ne se découragea pas.

Le proverbe dit: "Aide toi, le Ciel t'aidera," et, c'est ce qui nous est arrivé. Nous avons fait toutes les démarches possibles, et le Ciel est enfin venu à notre secours, par l'entremise de M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, à Montréal. Dès que ce zélé protecteur et promoteur de tout ce qui est bien, sut ce que nous désirions, il entra dans nos vues, nous encouragea, et nous promit son appui et son concours.

Aussitôt le Cercle Littéraire se constitua en Société permanente et se mit à l'œuvre. Le nombre de ses adhérents augmente tous les jours, et nous espérons, qu'avec le temps, il deviendra considérable.

Cette Institution naissante compte maintenant une vingtaine de membres.

Plusieurs trouveront peut-être que nous n'augmentons pas assez vite en nombre. Mais, il faut bien remarquer qu'une Société comme celle-ci, commencée par deux ou trois personnes, a néanmoins progressé rapidement depuis sa fondation. Je l'ai déjà dit; il y a un an à peine que l'idée est venue de la former.

D'ailleurs, il faut observer que nous n'admettons pas indifféremment tous ceux qui se présentent. S'il en était ainsi, je puis vous assurer que nous aurions depuis longtemps dépassé la centaine.

Le Cercle Littéraire a des membres *honoraires, actifs et correspondants*.

Voici maintenant les qualités qu'il faut posséder pour faire partie de cette Association, soit comme *membre honoraire*, soit comme *membre actif* ou *correspondant*.

Il faut pour devenir *membre honoraire* de cette Société, jouir d'un caractère irréprochable, avoir fait quelque bien à la Société, ou occupé une position distinguée par ses talents et ses connaissances scientifiques et littéraires. C'est par le vote des deux tiers des membres, présents à une assemblée dûment convoquée, que les membres honoraires sont élus.

Pour être reçu *membre actif* ou *correspondant* du Cercle Littéraire, il faut réunir cinq conditions, exprimées dans notre constitution; savoir:

- 1o. Être catholique;
- 2o. Jouir d'une bonne conduite morale;
- 3o. Prouver sa capacité;
- 4o. Accompanyer ses preuves de capacité d'une application par écrit, portant sa signature;
- 5o. Signer la Constitution et les Règlements qui y sont annexés.

La première condition: *être catholique*, n'est, pour ainsi dire, qu'une conséquence de cette règle inviolable établie par la Société: "Respecter hautement et en tout, l'enseignement de l'Eglise Catholique est une loi fondamentale de l'Association."

Nous aurions certainement été gênés entre nous, s'il nous eût fallu rencontrer à chacune de nos séances, des membres de croyances religieuses différentes. Nous aurions été forcés, alors, de proclamer l'*indifférentisme en matière de religion*, et, certes, cette proclamation ne pouvait convenir à aucun homme raisonnable.

La seconde condition: *jouir d'une bonne conduite morale*, est aussi très nécessaire.

Pour qu'une Société soit vraiment honorable, il faut que tous ses membres soient avantageusement connus du public, sous le rapport des mœurs. Sûrement, le contact de l'immoralité n'est pas propre à enrichir l'intelligence ni à former le cœur.

Mais, ces conditions n'étaient pas suffisantes. Il fallait, de plus, exiger dans ceux qui voulaient faire partie du Cercle Littéraire, une certaine étendue de connaissances. Puisque la Société avait pour but de conserver et continuer ce qui avait été acquis et commencé au Collège, il fallait, de toute nécessité, demander de ceux qui se présenteraient, des preuves d'une certaine instruction. C'est là ce qui nous a engagé à stipuler cette troisième condition: *prouver sa capacité*.

Quant aux quatrième et cinquième conditions, ce ne sont à proprement parler que des formalités.

Maintenant, l'origine, les développements, et la composition du Cercle Littéraire vous sont connus.

Quand à son but, vous avez pu le deviner facilement. Il est ainsi exprimé dans notre Constitution:

"Le but de cette Association est de répandre parmi les jeunes gens, l'amour des bons principes et de la saine littérature, sous le patronage de M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, à Montréal."

Les moyens de parvenir à ce but, se résument ainsi dans l'ordre du jour des séances ordinaires de la Société, qui est ainsi disposé dans les Règlements:

ORDRE DU JOUR.

- 1o. Lecture des procès-verbaux, &c.,
- 2o. Présentation des Candidats admis,
- 3o. { Essais,
- 4o. { Lectures,
- 5o. { Discours,
- 6o. { Analyses,
- 7o. Déclamations,
- 8o. Discussions,
- 9o. Rapports,
- 10o. Motions,
- 11o. Avis de Motions,
- 12o. Suggestions.

C'est ainsi que nous passons la soirée chaque samedi. Les membres qui doivent prendre part aux séances sont nommés quinze jours d'avance. De cette manière, ils ont le temps de se préparer convenablement, sans négliger leurs occupations particulières.

Comme nous voulons toujours rester unis et travailler consciencieusement, chacun pour soi et chacun pour tous, il va sans dire que toutes discussions politiques et toutes allusions à la politique actuelle en Canada, sont entièrement exclues.

Maintenant que vous connaissez suffisamment le Cercle Littéraire, nous allons procéder, sans plus tarder, à discuter la question qui a été annoncée.

Il s'agit de considérer *la gloire littéraire et la gloire militaire*, de mettre le guerrier et le littérateur face-à-face, de comparer leurs services et leur mérite, et, enfin, de se demander *laquelle de ces deux gloires est préférable*.

Quatre discutants principaux ont été nommés pour traiter ce sujet. Ce sont; MM. Jos. Royal, Ambroise Pariscault, Louis Beaubien et Adolphe Germain.

D'autres membres du Cercle Littéraire prendront la parole, après ces derniers, si l'heure n'est pas trop avancée.

Je voudrais, avant de terminer, payer un juste tribut d'hommage et de gratitude à M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, de qui nous tenons tout. Mais je sens que les expressions les plus heureuses ne sauraient être qu'au-dessous du bienfait reçu. Je me contenterai donc de dire, comme les Italiens l'expriment dans leur langage aussi simple que sublime, qu'il est vraiment *l'homo della caritate* (l'homme de la charité).

Discours de Mr. Jos. Royal en faveur de la

GLOIRE LITTÉRAIRE.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs.

Si vous parcourez l'histoire du monde, si, debout près de la colonne de la vérité, vous voyez défiler devant vous, les siècles et leurs générations, les hommes et leurs œuvres, les héros et leurs événements, votre esprit se fixe et s'arrête sur un fait constant et universel. Dans cet immense brouhaha des âges et des peuples, deux instruments dirigent et accomplissent tout : *la plume et l'épée*.

Jamais leur action n'est si glorieuse que du moment où la Croix les domine et les inspire.

La civilisation n'a marché que d'après leur mouvement; s'arrêtant, ou se reposant, volant ou se précipitant,

suivant que l'écrivain et le soldat se donnaient la main, avançaient ou reculaient, combattaient ou triomphaient.

Il est donc intéressant, j'ose dire éminemment utile, d'étudier cette grande question, de porter la lumière autour de cette double action du progrès, et de déterminer l'influence qu'elle doit exercer et les limites qu'elle ne doit pas dépasser.

Je me suis demandé : *laquelle est préférable de la gloire Littéraire ou de la gloire Militaire?*

Et d'abord définissons la *gloire*? N'est-ce pas l'éclat impérissable qui s'attache aux œuvres grandes et bienfaitrices du genre humain?

D'un autre côté, la Littérature est l'art de parler et d'écrire ce que l'on pense, ce que l'on veut, de manière à faire penser et vouloir les autres conformément à notre pensée et à notre vouloir.

Creusez ces deux définitions tant que vous voudrez; plus vous scruterez, plus vous vous persuaderez que la gloire qui s'attache aux pas de la Littérature est plus belle, plus noble, plus pure que celle qui est à la pointe d'une épée, et que la gloire Littéraire semble même dérober quelques-uns de ses rayons, au foyer céleste de la Divinité.

Loin de moi la pensée de vouloir rabaisser la noble taille du soldat; et certes, j'estime le guerrier loyal, brave et religieux; mais avec sa mission divine, n'est-il pas un homme séparé des autres hommes par ses lois, ses coutumes, son habit, son langage et sa demeure?

La loi du soldat, elle est inflexible comme sa lance, dure et juste comme sa balle. Le soldat ne sort pas de sa caserne; il vit avec des hommes et ne connaît point les douceurs et les joies du foyer domestique; seul, le bivouac a pour lui des charmes qu'il savoure; le sang de son semblable ne l'effraie point; à ses yeux, les boucheries humaines ont un caractère ordinaire et naturel. Chose étrange! pendant que la Société prend tous les moyens de rendre dans son sein le meurtre impossible, le soldat, lui, se creuse la tête, invente et imagine de tuer ses semblables le plus sûrement et le plus impunément possible.

Séparé de la Société par ses goûts et ses tendances, le soldat l'est encore par l'uniforme.

Voyez-le passer. Il est droit, roide, habillé de rouge, galonné de vert ou de blanc et avec chapeau *idem*. Vous saluez gracieusement de la bouche, de la tête, du corps un ami ou une gracieuse connaissance; lui, il vous saluera comme s'il avait peur des rayons du soleil. La demeure du guerrier est séparée des autres demeures, et n'y entre pas qui veut. C'est là que pendant que ses semblables apprennent à se rendre utiles, le soldat se prépare à leur être nuisible; et s'il apprend le siffre ou le tambour, ce n'est pas par amour des Muses; c'est... le dirais-je? c'est pour affaiblir le cri des blessés et des mourants sur les champs affreux du carnage.

Faisons généreusement la part de gloire du guerrier; sa mission ne vient pas de l'homme, il l'a reçue d'en-Haut; elle n'a jamais varié un seul instant. Au berceau comme dans le rôle agonisant d'une nation qui naît ou qui expire, il n'a qu'un devoir, celui de veiller, celui de monter la garde. Certes, il est beau, d'être l'expression matérielle de l'ordre et de la justice; mais dans un atelier, est-ce l'ouvrier ou l'instrument qu'il faut applaudir?

La guerre appartient au Tout-Puissant. Il l'envoie comme un fléau; les généraux, les armées et les soldats ne sont que les instruments directs de sa justice et de sa colère. Voilà pourquoi la guerre est au-

jourd'hui ce qu'elle a toujours été et sera toujours. Les saignées qu'elle fera au genre humain seront plus ou moins fortes, plus ou moins salutaires : voilà tout. Devant la guerre, les peuples baissent le front et se disent :

Laissez passer la justice de Dieu !

Belle gloire vraiment que celle qui ne se recueille que dans le sang humain, dans les larmes des mères et dans la désolation des peuples !

Mesdames, la gloire Littéraire ne coûte pas des sanglots à vos cœurs d'épouse, de mère ou de sœur adorée ; non, non ! s'élevant sur les ailes du génie, elle va dérober ses secrets aux cieux, s'inspire du souffle divin et sème par le monde les fruits de la civilisation et d'un progrès bienfaisant.

L'homme n'est homme parfait que par la supériorité de son intelligence et de sa volonté sur la créature inintelligente, par la conformité de son esprit et de son cœur avec l'esprit et le cœur de ses semblables, s'ils sont ce qu'ils doivent être, par la conformité et l'amour de ses pensées et de ses affections avec la sagesse et la bonté de Dieu. Car Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, pour être le roi de la création ; et, en multipliant les hommes, il les a rendus responsables les uns des autres :

Mandavit unicuique de proximo suo.

Rétablir en l'intelligence et en la volonté humaines, l'image et la ressemblance divine, par la vue et par l'amour du beau et du vrai, c'est dire de la convenance des rapports qui rallient toute la nature créée à l'homme et l'homme à Dieu, ramener les esprits et les cœurs de ses semblables à cette ressemblance divine par l'expression du beau dont on a soi-même conçu l'idée et l'amour, enfin, rendre l'homme plus homme : telle est la fin de la Littérature.

C'est la fin même de l'homme sans doute.

Mais la parole, ou parlée ou écrite, n'est-elle pas donnée à l'homme pour réaliser cette fin ?

Messieurs, il y a un grand sens philosophique dans le nom que les anciens donnaient aux Lettres ; *Humaniores litteræ, Humanités* ; et ce nom serait bien donné en vain, si leur fin spéciale ne se confondait pas avec la fin même de l'homme entier.

J'ai touché au cœur de la question ; j'ai dit que la Littérature avait le même but que la civilisation et le progrès : l'une ne s'accomplit que par l'autre. Qu'est-ce que la civilisation, sinon un peuple lettré ?

À ce mot de civilisation, j'ai rappelé à vos esprits, Mesdames et Messieurs, les prodiges de la science, de la philosophie, du beau langage et de l'industrie ; j'ai fait tomber le rideau de la scène grandiose et sublime que nous offrent les siècles de lumières et les grandes œuvres des génies de tous les temps et de tous les lieux. Admirez-le cet immense panorama que l'Histoire dévoile majestueusement sous vos regards ravis, et dites-moi si le nom signé au bas de cette toile magique n'est pas : Civilisation, Littérature ?

Obéissant à ce besoin constant et universel d'union, que Dieu a déposé dans le cœur de sa créature, comme son cachet, l'homme s'est associé à d'autres hommes : un peuple s'est formé. Que va faire cette jeune société ?

Se bornera-t-elle à se défendre de ses ennemis et à se les soumettre par la force ? Mais, c'est là oublier la fin de toute association humaine, c'est méconnaître Dieu et ses préceptes, c'est se ravalier au niveau de la bête qui, elle aussi cherche du renfort dans le moment du danger.

Donnez à ce peuple adolescent le pain intellectuel, le pain de la vraie philosophie et des principes politiques qui en sont les conséquences, le pain de la science et de ses utiles découvertes, le pain des lettres et cette politesse qui élève une nation aux premiers rangs d'un siècle de lumières ; et vous lui avez donné les éléments d'un développement et d'une grandeur dont un progrès vrai et continuel sera une des premières lois.

Seule, la Littérature, et par Littérature j'entends toujours cette culture et ces fruits de l'intelligence que le ver d'un matérialisme bestial n'a pas encore gangrenés et que la Religion vivifie de ses sucs divins et nourriciers ; seule, dis-je, la Littérature donne la vraie gloire, la vraie immortalité.

Que sont devenus ces conquérants superbes, ces armées innombrables de valeur et de combats, ces peuples guerriers qui ont fait la terreur du monde ! Tout a passé comme le torrent : c'est à peine si en voyant les traces d'un grand désastre des nations, on se dit : C'est l'œuvre de tel grand général ! La guerre, c'est l'ange exterminateur qui dans son vol rapide et sanglant au-dessus de l'humanité, brûle tout ce qu'il touche, anéantit et pulvérise tout ce qu'il frappe. Or, c'est dans la guerre que se recueille la gloire du soldat et du guerrier.

Que nous reste-t-il de la grande épée des César, des Godefroi de Bouillon, des François I et des Napoléon I ? J'aperçois sur un rayon de ma bibliothèque, les Saintes Ecritures, Homère, Virgile, St. Thomas d'Aquin et les chefs-d'œuvre du grand siècle, je n'y vois point les œuvres de l'épée.

Je parcours le monde civilisé, je vole avec la vapeur de merveilles en merveilles, je visite les grandes capitales de la civilisation, j'y admire les œuvres de l'art et de ses découvertes : aperçois-je une ruine, une mesure ? j'y découvre de suite l'œuvre du soldat. Je détourne la vue, je m'enfuis et je vais plus loin voir éclore un nouveau monde sur de nouvelles terres et sur de nouveaux rivages.

S'attaquant à l'intelligence et au cœur de l'homme, la Littérature relève et dirige vers les Cieux ces deux facultés, miroir de la Divinité. Sous son action douce, influente et vive,

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux !

À l'aide de la science et de la philosophie, il nourrit son âme des vérités et découvre aisément son origine, son existence et sa fin.

J'ai dit que Littérature et civilisation sont deux mots synonymes, deux expressions d'une même chose ; je n'ai pas tout dit. Qui de vous, Mesdames et Messieurs, après avoir pénétré avec moi au cœur de la question, osera spécifier les limites qui existent entre la Littérature, la Civilisation et le Christianisme ?

Ne sont-ce pas là, en effet, trois sublimes reproductions de la même vérité ? N'ont-elles pas de commun l'origine et la fin dernière ?

Je m'arrête. J'ai voulu ne faire qu'une simple excursion dans le champ d'une grande vérité ; et entraîné par la variété des sites, par les charmes toujours renaissants qu'elle fait éclore sous les pas du voyageur, je crains de me perdre en décrivant les nouveaux horizons qui illuminent mon regard.

Pourquoi d'ailleurs, irais-je demander des preuves à d'autres terres et à d'autres cieux ? N'ai-je donc pas ma patrie, n'ai-je donc pas mon pays, qui, secouant les langes de sa défaite et de son oppression d'un siècle, se relève plein de jeunesse, de santé et de force, et se place hardiment aux côtés de ses frères aînés ?

Sont-ce les armes qui le font tel qu'il est ? Seront-ce les armes qui le feront avant peu supérieur à tout ce qui l'entoure ? Non, mille fois non !

Voyez ces nombreux collèges semés par toute la Province comme autant de ruches, et dites-moi si ce n'est là que s'élabore la destinée du peuple Canadien-Français, et non entre les quatre murs de la caserne enfermée, qui attend les vaillants du 100^e régiment ? Messieurs, *préférer la gloire militaire à la gloire littéraire, c'est préférer la garnison à la maison d'éducation.*

Que la jeunesse de ce pays soit lettrée ; qu'elle ait un fonds de principes puisés à une saine Philosophie, qu'elle soit imbue du bon ton en littérature, qu'elle sache s'inspirer des vrais modèles de la pensée et de la parole, et bientôt nous dépasserons nos rivaux de toute la supériorité de l'intelligence sur la matière.

Dans les régions intellectuelles, là seulement gît pour nous cette supériorité qui faisait la gloire et la consolation d'Athènes subjuguée par Rome.

Il semble que j'ai peu dit en faveur de la gloire littéraire. Si l'on y fait attention, on verra au contraire que mes arguments n'en sont que plus forts.

J'ai assigné le but sublime de la Littérature qui en fait la Reine du Monde intellectuel, l'auxiliaire de la civilisation, et le bras droit du Christianisme ; je me suis efforcé d'esquisser bien à la hâte le rôle incessant et progressif des Lettres qui font grandir et régner les nations ; et certes si la Gloire est le mérite impérissable des œuvres grandes et bienfaitrices du genre humain, quelle mission n'a pas été donnée à la Littérature, mission universelle, mission sublime dans la destinée des peuples !

Quel concert de louanges ne s'élève pas de tous les coins civilisés du globe pour proclamer ce que peut à peine articuler ma faible voix !

Que signifient d'ailleurs, cette illustre assemblée qui m'écoute avec tant de bonté, cette salle noble, avant-courrière d'un magnifique temple qui sera dédié aux Lettres ? Que veulent dire ces réunions, ces cours de toutes les semaines, ce mouvement de la bonne Littérature, mouvement si glorieusement aidé de l'Honorable Surintendant de l'Education, cet encouragement d'un public illustre et bienveillant ? Vous mêmes, Mesdames et Messieurs, me servez de preuves ; car qui d'entre vous irait avec autant d'empressement voir les premières passes militaires de nos soldats en germe du 100^e ?

Devant le spectacle que nous avons tous aujourd'hui sous les yeux, devant l'enseignement qu'il donne et les gloires futures qu'il promet ; je me tais, je triomphe ; car ma cause est gagnée.

Discours de M. Ambroise Parisseault en faveur DE LA GLOIRE MILITAIRE.

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Etant appelé à prendre la parole, ce soir, au milieu de vous ; je me sentirais très-embarrassé, si je ne savais à quel auditoire je m'adresse ; mais lorsqu'on parle devant une assemblée comme celle-ci, quand on voit devant soi, l'élite de la société Canadienne-Française, tant par la position que par l'intelligence, on est toujours sûr d'être entendu et d'être compris.

La question à discuter est donc celle-ci : "La Gloire Littéraire l'emporte-t-elle sur la Gloire Militaire ?"

Tout d'abord, rempli de frayeur devant ces terribles mots de *guerres, armes, soldats*, on se sent pour ainsi dire porté, sans arguments ni commentaires, à se déclarer en faveur de la Littérature, cet art si doux et si délicieux ; mais on devrait aussi rendre justice et ne pas condamner sitôt l'homme de guerre ; lui plus que tout autre, Messieurs, a des droits à notre reconnaissance, et ce sont ces droits sacrés que je viens défendre.

Avant d'entreprendre cette tâche et pour le bien faire, il faut nécessairement que nous nous entendions sur ce mot de *gloire*, que nous en ayons une définition juste et exacte, qui serve de base à la preuve.

Cicéron va nous la donner lui-même :

"*Gloria est illustris ac pervulgata multorum, magnorum, vel in suos, vel in patriam, vel in omne genus hominum, fama meritorum.*"

"La gloire est le retentissement, l'éclat du nombre et de la grandeur des services, rendus aux siens, à sa patrie ou au genre humain tout entier."

Impossible, ce me semble, de trouver une meilleure définition. Tous ceux qui ont écrit sur la Gloire, l'ont répété bien des fois.

Je ne viens pas ici, Messieurs, nier ou déprécier les services du Littérateur. Non, à Dieu ne plaise qu'une pareille pensée me vienne à l'esprit ; je conviens, au contraire qu'il peut en rendre beaucoup ; qu'il a, sinon une gloire véritable, du moins une réputation brillante à acquérir. La question consiste à savoir, si la Gloire du Guerrier l'emporte sur celle de l'Ecrivain, et je soutiens l'affirmative ; car je trouve que le soldat rend à sa famille, à son pays, au genre humain tout entier, des services infiniment plus grands ; et son dévouement pour les rendre est encore infiniment plus sublime, plus noble et plus pur.

En effet, à peine l'homme s'est-il lancé dans la carrière militaire, à peine quelques exploits sont-ils venus couronner son front de lauriers et placer sur sa poitrine une croix d'honneur, que l'on voit sa famille, pauvre, ignorée jusque-là peut-être, s'élever soudain et grandir aux yeux de tous les hommes : la Gloire qu'il acquiert sur un champ de bataille se répand comme des rayons de lumière sur tous les siens : il fait plus, il subvient encore à leur existence.

D'exploits en exploits, il monte en grade, sa fortune s'agrandit et sa famille est heureuse ; telle la famille de Napoléon, élevée au faite des grandeurs par un simple *petit caporal*.

Le soldat rend encore de plus importants services à son pays. N'est-ce pas lui, par exemple, qui est chargé de servir aux desseins immuables de la Divine Providence, en se constituant le soutien de l'Etat ; je veux dire, en le rendant redoutable au dehors et tranquille au dedans ?

Sans *soldats*, que deviendrait un royaume, quand l'ennemi tout à coup paraissant en face, vient à le menacer d'une subversion entière ? que deviendrait-il encore, quand les dissensions, les révoltes et les séditions déchirent son sein ?

Ah ! j'entends votre réponse... vous devancez ma pensée. Tout retomberait dans la confusion et le néant. C'est bien là ma conclusion, et vous avez parfaitement raison : les périodes cadencées, les belles phrases et l'éloquence même ne suffisent pas pour repousser ces colonnes d'hommes armés, qui s'avancent à grands pas pour tout détruire.

La Plume peut bien faire surgir les révoltes ; mais elle n'est pas toujours sûre de les apaiser.

La Plume peut bien raconter une belle action, composer un poëme sublime, qui plaira tant à l'esprit qu'à l'imagination ; mais elle n'est que l'écho de ces grandes actions dont le guerrier se trouve toujours le héros. Ainsi, par exemple, le *Tasse* a bien pu chanter avec succès la délivrance de Jérusalem ; mais dites-moi, Messieurs, si la gloire de ce poëte est aussi grande, aussi noble et aussi pure que celle des croisés qui l'ont opérée ?

Leurs Poëmes passent à la postérité, mais je le répète encore, ils ne sont que l'écho des hauts faits d'armes qui y sont racontés.

Il semble que leur *Gloire* est une *Gloire Parasite*, greffée sur celle du guerrier, du général ou du soldat.

Enfin, le Littérateur peut bien encore vous raconter un fait imaginaire, un fait qui n'a jamais existé ; vous passionner peut-être, vous conduire peu à peu à la mollesse et à l'oisiveté, bouleverser ainsi toute une société ; mais une fois dans le péril, il ne peut plus la relever de ses maux ; le soldat seul en est capable. Oui, Messieurs, le soldat, dont les fonctions, dit de Maistre, compatibles avec toutes les vertus privées et souvent favorables à leur développement, tiennent, en outre, à cette grande loi de l'expiation par le sang, dont la guerre est toujours le moyen.

On a généralement mauvaise opinion de la guerre, les noms seuls de ces instruments de destruction, inventés par le génie de l'homme, ont fait, comme je l'ai dit en commençant, beaucoup de dommages à ma cause, mais on ne devait pas juger si légèrement.

Ce ne sont pas, dit de Maistre, les lieux communs du combat, qu'il faut considérer, ce sont les suites de l'opération, qu'il faut examiner avant tout.

La guerre, a dit un Philosophe, est le véhicule de la civilisation, et il avait, suivant moi, parfaitement raison ; car il faut aussi, comme l'arbre, que la nature humaine soit émondée pour produire ces beaux fruits que nous appelons les sciences et les arts, les belles conceptions et les grandes entreprises ; mais je m'attache à d'autres considérations plus puissantes encore.

Non seulement la guerre est le véhicule de la civilisation dans tous les pays, mais c'est elle qui fonde de plus les sociétés, les assiste dans leurs besoins et les empêche de crouler ; c'est elle qui fonde les empires ; c'est par elle, par exemple, que la France s'est formée, c'est par elle qu'elle s'est agrandie considérablement après être souvent tombée et s'être toujours relevée de ses déplorables chutes.

Quand elle se trouva jadis presque asservie à l'Angleterre, Dieu qui veillait sur les destinées de la France, ne suscita pas un Littérateur pour la sauver ; c'est une *Épée* et non une *Plume* qu'il mit entre les mains de la vaillante et pure jeune fille de Dom Remy (JEANNE D'ARC.) en lui disant :—“ Va délivrer ton beau pays du joug qui pèse sur lui.”

C'est encore par la guerre que l'Angleterre elle-même a pris de l'importance ; que les États-Unis et le Canada, notre patrie, sont devenus pour ainsi dire les plus belles parties du monde, tant par les sciences et les arts que par l'industrie, le commerce et l'agriculture.

D'ailleurs, Messieurs, vous n'ignorez pas que le siècle d'Auguste suivit immédiatement la guerre, et que ce n'est qu'à la suite des commotions politiques d'une guerre Européenne, que parut le siècle de Louis XIV.

Enfin ce sont les guerres qui ont enfanté les grands hommes, les Littérateurs mêmes. C'est par la ligue

que fut dégrossi, comme nous le savons, le génie français. C'est par la *Fronde* qu'il fut poli ; c'est au milieu des combats que les *Bayard*, les *Turenne* et les *Condé* en France, les *Cœur de Lion* en Angleterre, les *Washington* en Amérique et les *Salaberry* en Canada, ont paru comme de nouvelles étoiles dans leur pays.

Mais voici bien une autre chose : on vient de condamner les armes comme un fléau dévastateur. Il ne faut pas se faire illusion, Messieurs, il ne faut pas oublier que ce ne sont jamais les guerres qui font diminuer le nombre des habitants ; mais qu'elles semblent au contraire l'augmenter.

“ A l'extrême carnage, succède toujours l'extrême population, a dit quelque part Machiavel, dans ses ouvrages ; et la chose quoique peu naturelle et peu invraisemblable, n'en est pas moins certaine.

“ Ainsi des flots de sang ont arrosé la Grèce. La guerre du Péloponèse moissonnait tout, et cependant, ajoute ce philosophe, le pays n'en était pas moins couvert d'hommes.

“ Malgré les meurtres, les proscriptions et les guerres civiles, la république de Florence n'en devint pas moins puissante.

“ Athènes, s'est battue je ne sais combien de siècles et sa population était toujours de vingt mille hommes ;” par conséquent cette objection tombe d'elle-même.

Ainsi donc, impossible de nier les services du guerrier, impossible pour le Littérateur, de les surpasser ; mais ce n'est pas tout, il a encore des droits non moins puissants qui viennent peser dans la balance : N'est-il pas, Messieurs, l'épée et le bouclier de la veuve et de l'orphelin, de l'enfant aux membres débiles et du vieillard aux cheveux blancs ? C'est lui qui, debout sur les frontières de sa patrie est chargé de protéger et défendre les droits du citoyen, de régler les différends et les contestations qui s'élèvent entre les nations, de faire fleurir le commerce, l'industrie et l'agriculture, en maintenant les trois principaux états de la société ; je veux dire les états civils, domestiques et religieux ; en garantissant les droits de la propriété et de la famille, en faisant respecter les lois de la morale et les bonnes mœurs, surtout les droits du culte religieux, sans lequel une nation toute entière descend directement au tombeau et au néant.

Eu résumé, le soldat est le premier et le principal appui de sa famille, le premier et le principal appui des Empires. Lui seul est, pour ainsi dire, le pilier de ce grand édifice qu'on nomme l'Etat. Lui seul est le moyen dont Dieu se sert pour marcher à ses desseins, à travers les vaines agitations du monde, pour fonder les empires et les renverser, pour exécuter ces grands événements qui, suivant St. Augustin, sont nécessaires, je veux dire, l'expiation des crimes.

Lui seul, par là même, fait progresser le genre humain, en maintenant la paix et le bonheur au milieu des nations : par conséquent, ses services sont infiniment plus grands que ceux du Littérateur.

Je pourrais bien encore, pour faire pencher vos opinions en faveur de ma cause, vous montrer la beauté de l'art militaire, vous faire voir cette foule d'hommes assemblés de toutes parts, vous peindre ces scènes tristes, il est vrai, mais admirables, où le génie d'un côté et l'obéissance de l'autre, s'unissent ensemble ; je pourrais vous décrire l'ordre des troupes et le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, le cri de l'honneur plus rétentissant que le bruit des instruments meurtriers ; mais des raisons plus puissantes encore militent en ma faveur, je veux dire le

dévouement. Oui, Messieurs, le dévouement du soldat est *grand, noble et pur.*

Chez lui, c'est l'abnégation la plus complète, poussée même jusqu'au mépris de la vie, et il est si sublime et si pur qu'un savant ne craint pas de dire, qu'un semblable dévouement doit couvrir bien des fautes, et qu'un citoyen qui meurt pour son pays, le sert plus en un jour qu'il n'a pu le desservir dans tout le cours de sa vie.

En effet, à peine le péril s'est-il fait sentir, et la voix plaintive de la patrie s'est-elle fait entendre, que le soldat plein de courage s'arme soudain ; à peine lui a-t-elle dit : Cesse de me nourrir, viens me défendre, qu'on le voit obéir. Il laisse tout pour embrasser cette profession qui, de noble qu'elle était auparavant, devient tout à fait divine et sainte ; pour être, de profane qu'il eût été d'abord, un vrai personnage religieux, comme étant le protecteur de la justice, le protecteur de l'ordre et des lois établies par son Dieu.

L'abandon du drapeau n'est plus pour lui qu'un sacrilège ; placé à son poste par la main même de son général, il se croit comme placé par la main de ce Dieu, qui se proclame le *Dieu des Armées.*

Son ambition se tait ; ses richesses, l'espérance d'une brillante fortune ne font plus vibrer son cœur ; une seule chose en prend la place, le bonheur de vaincre ou de mourir, la grandeur de servir une si belle et si noble cause.

Dieu et sa patrie le veulent, il ne voit plus qu'un devoir sacré d'obéissance et de charité, il laisse ses parents les plus proches et ses amis les plus intimes, pour défendre le sol qui l'a vu naître et la Religion qui l'a reçu dans son sein.

Les épaules chargées d'un lourd fardeau, il part enfin pour la mort, bravant la rigueur des saisons et les injures de l'air, franchissant les montagnes, les précipices les plus dangereux, souvent assailli sous sa pauvre tente, par un ennemi plus redoutable que le canon et la mitraille, je veux dire, la faim, la soif et l'épidémie ; voilà ses premières épreuves, les autres ne seront pas moins rudes.

Il est aussi *martyr* ; oui, Messieurs, martyr de la charité chrétienne et nationale, le véritable émule des martyrs de la foi ; car les qualités essentielles, disent les *Pères*, y sont renfermées, *la cause, la volonté et la peine* ; il meurt pour le prochain, c'est bien sans doute la plus noble cause ; la *volonté* : à Dieu ne plaise qu'un soldat fidèle ne veuille sincèrement mourir pour défendre ou venger son pays ! la *peine*, on n'a pas besoin de la prouver, les preuves sont encore toutes sanglantes sous nos yeux, on n'a qu'à se rappeler les souffrances qu'ont endurées les braves soldats de la Crimée, on n'a qu'à se rappeler Bayard, mourant sur le champ de bataille, Turenne, et tant d'autres héros, percés, déchirés de coups, expirant dans la douleur.

Le dévouement du guerrier est donc incontestablement plus *grand* que celui du Littérateur, il est encore plus *noble et plus pur.*

En effet, il n'a pas lui, comme le Littérateur, des pages qui peuvent transmettre son nom à la postérité ; par conséquent, pour lui, aucun espoir de la renommée. Il ne sait pas, quand il se jette à travers un bataillon, s'il reviendra triomphant avec une croix d'honneur sur la poitrine ; quoique plus brave que tous les autres, peut-être une balle invisible viendra-t-elle l'étendre par terre, et son nom ! . . . son nom, Messieurs, restera ignoré comme ceux de cette multitude qui a jon-

ché les plaines d'Inkerman, qui sont morts à la tour Malakoff et sous les murs de Sébastopol.

Enfin, il n'a aucun intérêt personnel ; vous conviendrez avec moi, Messieurs, qu'il n'y a pas d'intérêt personnel à s'exposer à la mort pour sauver l'honneur et la vie d'un autre, tandis qu'il y en a beaucoup, par exemple, pour le Littérateur dont le but n'est pas principalement de servir sa patrie, mais bien plutôt d'acquiescer une fortune, de se créer une place. Je ne le blâme pas ; mais est-ce là de la gloire ? non ; donc je conclus que le dévouement du guerrier est plus *grand, plus noble et plus pur* ; que les services qu'il rend à sa *famille, à son pays et au genre humain tout entier*, sont infiniment plus *grands et plus nombreux* ; qu'enfin, plus que tout autre, le guerrier mérite cette véritable gloire dont parle Cicéron.

Mais s'il vous plaît, Messieurs, il me reste à renverser un argument. Je suis tout-à-fait étonné d'entendre mon savant adversaire, pour tourner notre cause en ridicule, appuyer si longtemps, et avec tant d'emphase, sur le costume militaire ; il faut que les gilets rouges et les galons bleus du soldat lui soient fortement tombés sur les nerfs, et qu'il ait réellement senti la faiblesse de sa cause pour s'emparer de pareils arguments ; et je pourrais bien, moi aussi, vous peindre le littérateur ; vous le faire voir au fond de son cabinet, la plume sur l'oreille, avec sa longue toge, ses pantoufles vertes et son bonnet de nuit ; mais non, je ne voudrais point m'arrêter à de pareilles bagatelles ; nous n'avons pas besoin d'invoquer d'aussi faibles preuves pour défendre noire cause ; nous en avons trop de sérieuses.

D'ailleurs, Messieurs, je sais que j'exciterais une juste indignation parmi vous, si je disais que la gloire est la récompense du succès dans les sciences. Non, " Vous surpasserez les grands mathématiciens, dit un auteur, en inventant de nouveaux calculs, vous composerez un poème sublime, vous surpasserez Tacite ou Cicéron en Eloquence, vous obtiendrez de la célébrité, de la réputation, comme je l'ai dit en commençant ; mais non de la gloire."

La gloire, ajoute ce savant, est le lot de la vertu ; c'est le lot d'un roi qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets et qui l'a fait avec succès ; c'est le lot d'un soldat qui sacrifie sa vie pour ses concitoyens, pour son pays ; c'est enfin le lot d'un Charlemagne, d'un Turenne ou d'un Condé ; mais non d'un Littérateur.

Enfin je m'arrête ; je sais que je me suis adressé à des âmes réfléchies, à des cœurs sensibles et que ces quelques raisons ajoutées à celles qui seront développées par mes compagnons d'armes, feront pencher vos opinions en faveur du guerrier et donneront ainsi un juste triomphe aux *Armes.*

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA COMTESSE DE COLMAR.

(Suite.)

La cloche mit fin à toutes ces extases. Il était deux heures, c'était le signal du dîner.

La table avait été mise dans une grande salle, elle était couverte de vases de fleurs, et décorée dans le milieu d'une immense coupe remplie par une belle gerbe de blé, entourée de fougère et de bruyère.

Pendant que les enfants dinaient, une des filles de la maîtresse de la maison joua du piano. Nouveau

sujet de bonheur et d'admiration. Rosa oublia de manger ! Sa fourchette tomba de ses mains, elle écouta avec étonnement, puis avec bonheur. Bientôt tout son être fut pénétré de cette mélodie qu'elle entendait pour la première fois, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Larmes heureuses cette fois ! les premières qu'elle versait !... les dernières aussi !

Un orage vint déranger les plans de la journée : on s'en consola, en regardant les livres d'images, épars sur de petites tables devant les fenêtres de la salle à manger. On joua avec un énorme chien de Terre-Neuve, disposé heureusement à se laisser tourmenter et caresser ; on grimpa jusque sur la grande terrasse qui formait le toit de la maison, pour y contempler la vue. Quand la pluie cessa, les barques furent mises en réquisition et on se promena sur la pièce d'eau. La cloche réunit encore une fois, autour de la grande table, les heureuses convives. Le thé était servi, chaque enfant avait son assiette garnie d'un superbe bouquet.

—Je n'oublierai jamais, mes chers enfants, le plaisir que votre joie innocente m'a causée, leur dit leur aimable protectrice. Aussi désiré-je avoir toujours sous les yeux vos figures épanouies. J'ai prié mon fils de faire vos portraits.

On fit les préparatifs nécessaires pour photographier le groupe, et ce fut une surprise de plus pour elles de voir avec quelle rapidité et quelle perfection leurs traits étaient ainsi reproduits.

L'heureuse journée était terminée. Le retour fut silencieux ; tous les cœurs étaient pleins de souvenirs et tous les esprits fatigués par tant d'émotions nouvelles.

En rentrant, Rosa serra précieusement son bouquet de fleurs.

Je le garderai toujours, dit-elle. Hélas ! pauvre enfant ! Son seul jour de fête était passé ! Elle n'en avait plus avoir. Le travail, l'âpre misère, la maladie avec toutes ses angoisses l'attendaient au seuil de la maison paternelle. Le rayon de soleil qui avait éclairé cette heure de sa vie était déjà éclipsé ; il lui avait fait entrevoir des merveilles ignorées. Mais elle ne regrettait rien ; la foi servait de cuirasse à ce jeune cœur, et son ange gardien lui versait à son insu des trésors de grâce, et lui gardait d'incalculables consolations.

IV

Le dimanche suivant était le jour fixé pour la visite de Madame Wilson et de Sophie à Rosa. Aussi celle-ci fut-elle levée de bonne heure, afin de rendre son ménage digne de cet honneur : ce n'est pas qu'il ne fût toujours dans un ordre parfait, mais elle voulait que tous ses petits arrangements fussent terminés avant l'arrivée de ces dames, qui n'avaient point désigné d'heure. Elle s'habilla donc bien doucement, afin de ne point réveiller ses frères et sa sœur, puis alla balayer la cuisine et le corridor, et allumer le feu. Quand l'eau, qu'elle avait mise dans une cafetière devant la cheminée, fut chaude, elle entra dans la chambre de son père, et, voyant qu'il ne dormait plus, elle l'embrassa en lui disant :

—Eh bien ! papa, si vous voulez, je vais commencer par vous aujourd'hui ; comme ce n'est ni atelier ni école, j'ai laissé dormir les petits.

Elle alla prendre sur une planche de l'armoire, qui se trouvait aux pieds du lit, une bande et plusieurs compresses, une petite bouteille et une éponge, puis versa de l'eau chaude dans une cuvette, y laissa tomber quelques gouttes de la bouteille, et se mit en de-

voir de panser la jambe malade de son père. Avec quelle patience, avec quelle douceur elle défit le bandage qui entourait la plaie ! Une immense ulcère s'étendait tout autour de la jambe, juste au-dessous du genou. Elle enleva avec soin toutes les parties enflammées ; posa d'abord de la charpie qu'elle avait enduite d'onguent ; puis une compresse, et banda le tout avec une dextérité de sœur de charité.

Où puisait-elle donc le courage nécessaire pour contempler un mal aussi hideux ?—Dans son cœur tout plein d'un saint amour filial. D'où lui venait, à elle si jeune et si inexpérimentée, une adresse si parfaite ? De son cœur encore. Quand le cœur veut bien,—non de ce vouloir mou ou capricieux, qui n'a ni courage ni constance,—mais de cette volonté ferme et inébranlable qui naît de la nécessité ou du sentiment du devoir, alors il n'a pas d'âge, il n'a ni huit ans, ni vingt ans ; et il peut tout parce qu'il veut tout.

Que d'enfants, que de grandes personnes eussent reculé devant l'accomplissement d'un tel devoir ! Mais notre chère petite Rosa ne sent ni crainte ni dégoût. Elle est émue, mais c'est d'une tendre pitié, et depuis six mois elle ne se lasse point de sa tâche quotidienne. Quand le pansement fut fini, elle laissa son père se lever, et s'en alla puiser de l'eau à la fontaine, qui se trouvait à peu de distance de la maison. Cette course journalière était un des plus pénibles ouvrages de l'enfant. Le seau était bien lourd, elle ne pouvait tout au plus que le soulever en faisant deux pas, puis elle était forcée de le reposer à terre. Les veines de son cou se gonflaient sous les efforts qu'elle faisait, et les fortes douleurs de poitrine et de dos qu'elle éprouvait alors, lui faisaient venir les larmes aux yeux. Depuis quelque temps déjà, elle sentait ses forces diminuer au lieu de croître avec l'âge ; elle ressentait une fatigue plus grande, quand il fallait vaquer aux différents travaux de la maison, faire les lits, porter sa petite sœur, qui ne marchait encore qu'à peine. Mais elle ne pouvait se plaindre qu'à son père, et elle n'aurait fait qu'augmenter les douleurs du pauvre homme, sans soulager les siennes : elle aimait mieux se taire et souffrir seule.

Elle versa l'eau qu'elle avait rapportée dans un petit baquet, qu'elle traîna jusque dans le cabinet, où elle couchait avec les enfants. Ils étaient éveillés et poussèrent des cris joyeux quand elle entra.

—C'est moi le premier, s'écria l'un.

—Non... Non, habille-moi d'abord, dit l'autre.

—Moi ! moi ! fit la toute petite.

Elle les fit tous taire avec un baiser.

—Jacques a commencé hier, c'est à Robert aujourd'hui, dit-elle. Voilà ton livre d'images, Jacques, regarde-les dans ton lit. Voici un morceau de pain pour toi, Baby, mange-le pendant que je lave Robert.

C'était un tableau digne du pinceau de Téniers.

D'un côté, cette enfant de huit ans, que le manque d'air pur, une nourriture chétive et un travail forcé avaient empêchée de grandir, et qui semblait, par sa taille, n'en avoir guère plus que six, savonnant à tour de bras son petit frère, dont la chemise tombante laissait voir les épaules rondes et potelées ; de l'autre, Jacques, assis sur le lit et tournant attentivement les feuillets de son livre, avec ses cheveux blonds, hérissés en auréole tout autour de sa tête, et le reflet du soleil à travers les rideaux de serge rouge empourprant ses joues ; et, pour compléter cet intérieur, Caroline, la tête penchée hors de son berceau pour voir habiller Robert, tenant d'une main son croûton de pain, et de l'autre, chassant sous son bonnet, les re-

belles boucles brunes qui venaient jusque sur ses yeux.

D'autres que nous, prennent plaisir à contempler ce naïf tableau. Madame Wilson et Sophie étaient arrivées, inaperçues, jusqu'à la porte entrebaillée du cabinet, et étaient restées à regarder le groupe. Elles étaient parties de chez elles à sept heures et demie, afin d'arriver de bonne heure. Madame Wilson avait voulu surprendre Rosa au milieu de ses soins de ménage, pour donner une leçon et un exemple à Sophie. Elles avaient frappé à plusieurs reprises à la première porte, mais Rosa n'avait rien entendu et elles étaient entrées et parvenues jusqu'au cabinet, où le touchant spectacle qu'elles virent, les fit s'arrêter. Tout en pensant beaucoup de bien de sa petite protégée, madame Wilson n'avait pas imaginé qu'une si jeune enfant fût capable d'autant de soins, d'attentions, de patience et de douceur, que Rosa en montrait, depuis qu'elles étaient là, à la suivre dans tous ses mouvements. Quand Robert fut bien lavé, bien peigné et habillé avec une des blouses neuves que leur protectrice leur avait données, Rosa appela Jacques. Mais en levant les yeux, elle aperçut Sophie et sa mère, et devint toute rouge d'être ainsi surprise au milieu de ses travaux domestiques.

— Bonjour, *bonne petite maman*, dit madame Wilson, ne soyez pas confuse. Je suis venue exprès pour vous surprendre, afin que vous fissiez voir à ma fille comment vous savez vous tirer d'affaires. Continuez tout comme si nous n'étions pas là.

Jacques et Caroline furent bientôt prêts, et madame Wilson exigea qu'ils déjeunassent.

Richards, le père de Rosa, fut bien heureux de voir l'excellente dame, qui portait tant d'intérêt à sa chère fille et bien flatté d'entendre les éloges qu'elle en fit.

— Mais le déjeuner !.. Allons, le déjeuner, reprit madame Wilson.

Sophie fut bien étonnée de voir que Rosa ne mettait sur la table ni nappe, ni assiettes, ni fourchettes, ni cuillères, mais qu'elle s'en allait tout simplement dans l'armoire de la cuisine, et en retirait une miche de pain bis, dont elle coupa cinq morceaux, de grosseur inégale, suivant les âges, donna le plus gros à son père, en distribua trois aux enfants et commença à manger le sien.

— Comment, du pain sec ! s'écria Sophie. Vous mangez du pain sec, quand moi je ne trouve jamais mon déjeuner à mon goût ! J'ai pourtant bien à choisir. Pauvre Rosa ! pauvres enfants !

Deux grosses larmes qui roulèrent sur ses joues, prouvèrent qu'elle commençait à faire un salutaire retour sur elle-même, et que l'exemple lui profitait.

— Je m'en doutais, dit sa mère avec un sourire ; et pour que ta visite, ma bonne Sophie, fût une fête pour notre petite amie et sa famille, j'ai apporté de quoi déjeuner pour tous. Monsieur Richards, voulez-vous avoir la bonté de dire à mon domestique d'apporter le panier que j'ai fait mettre dans le coffre de la voiture. Sophie n'a pris qu'une tasse de lait ce matin, elle partagera avec vous.

Pendant qu'on appelait le domestique, Sophie s'approcha de sa mère, d'un air assez inquiet, et lui dit tout bas :

— Est-ce que je vais m'asseoir à table avec eux ? Passe encore pour Rosa, qui est si gentille, mais son père ! N'avez-vous donc pas vu que son pantalon est rapiécé, sa veste déchirée, et ses mains toutes noires et calleuses ?

Hélas ! hélas ! Sophie n'était pas guérie.

Sa mère s'était attendue à son objection, et ayant préparé avec intention cette petite leçon d'humilité chrétienne, elle ne lui répondit qu'en lui mettant dans

la main une image de la Cène, qu'elle tira de son livre d'heures.

Sophie la regarda avec étonnement, elle ne comprenait pas.

— Notre-Seigneur s'asseyait bien à table avec ses disciples et ses apôtres. Il était Dieu, et les autres n'étaient pourtant que des fils de pêcheurs. De quel droit regarderiez-vous comme au-dessous de votre grandeur de vous asseoir à la table du pauvre ?

Les enfants, occupés à déballer le contenu du paquet, n'avaient rien vu de cet *à parte*, et ce furent bientôt des cris de surprise, à la vue d'un pâté de jambon, d'un poulet rôti et d'une tarte à la frangipane ; quelques fruits complétaient le festin, et deux bouteilles de sirop attendaient pour l'arroser. La vue de la joie expansive des pauvres enfants décida Sophie, qui faisait quelque peu la moue et ne pouvait se résoudre à s'asseoir à la même table qu'un pauvre ouvrier. Mais il fallut bien obéir au regard sévère de sa mère, et sa mauvaise humeur disparut devant la gaieté naïve de Jacques et de Robert. Richards commença par gagner son cœur en la remerciant de la robe qu'elle avait si bien faite pour Rosa. Et quand il eut raconté comment autrefois il avait été un bon et florissant ouvrier, gagnant largement le pain de sa famille ; comment il était tombé du haut d'un toit et était devenu estropié pour la vie ; puis, la mort de sa femme, et qu'il termina ce récit en disant :

— Et maintenant, ma Rosa me reste seule, et je prie Dieu qu'il me prenne bientôt, car je suis une charge de plus pour cette chère enfant, qui s'épuise pour nous ! Sophie oublia si bien ses mains calleuses, qu'elle les serra dans les siennes, en s'écriant :

— Ne parlez pas ainsi et ne pleurez pas. Allez ! Maman est si bonne, qu'elle trouvera bien moyen de vous aider. Et moi aussi, je vous donnerai, et je travaillerai pour que Rosa ne se fatigue pas tant ! Je couvrirai pour vous tous ; cela fait que Rosa ne veillera plus le soir comme elle fait souvent ; et puis... Mais j'ai un projet nouveau, et j'espère que maman me permettra de le mettre à exécution.

— Nous en causerons, ma fille ; mais voici l'heure de la messe qui approche, il faut nous quitter. A bientôt, mon bon Richards. Rosa, venez ce soir chez moi, j'ai besoin de vous.

(A continuer.)

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2.50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.